

JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie ; de Poësie ;
de Traits d'Histoire , ancienne & moderne ; de
Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nou-
velles de la République des Lettres ; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & cu-
rieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

M A I 1738.



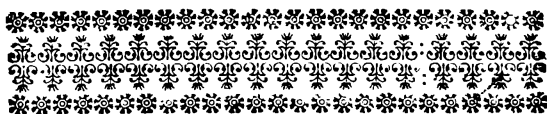
A N E U C H A T E L .

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

M D C C X X V I I I .

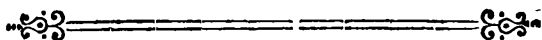
Avec Aprobation.





JOURNAL HELVETIQUE

MAI 1738.



LETTRE à Mr. MEURON, Conseiller d'Etat
& Commissaire General de S. M. le ROI
DE PRUSSE à Neuchâtel, sur la Philosophie
de Mr. le Baron de LEIBNITZ.

MONSIEUR,



OUS m'éveillez *, & m'in-
vitez en même tems d'une
manière si spirituelle & si a-
gréable, à entrer en lice avec
deux Théologiens célèbres,
qu'au hazard de passer pour
téméraire, je n'aurois pû me dispenser de
prendre les Armes, si je n'avois déjà réso-

V 2

18

* Journal de Mars p. 245.

lu, il y a quelque tems, de rompre une Lance, en faveur d'un Philosophe fameux, contre ces deux Antagonistes respectables. Mais avant que d'en venir directement au Combat, j'ai crû devoir faire précéder cette Lettre. Je me propose de diviser en deux Parties ce que j'aurai l'honneur de vous dire à présent. Dans la première, je ferai quelques Remarques préliminaires, tirées des Ecrits de Mr. le Baron DE LEIBNITZ, (1) & je rapporterai ses propres termes, pour faire connoître le Caractère de ce Philosophe, & ses sentimens par rapport à DIEU & à la Religion : Sentimens qui lui feront toujours honneur dans l'Esprit de tous les Juges équitables. Dans la seconde je ferai voir en particulier qu'elles ont été ses idées sur la *Liberté de l'Homme*. Voila à quoi je me bornerai présentement, pour éviter une longueur fatigante, sur tout lors qu'il s'agit de Matières abstraites. Dans une autre Lettre je discuterai l'*Harmonie pré-établie* & l'*Harmonie universelle*, qui sont les deux Sujets sur lesquels roulent toutes les dificultez qu'il a plû à Mr. DE CROUSAZ & ROQUES de proposer contre Mr. DE LEIBNITZ.

I. LA nouvelle Secte, qui, selon vous, *Monsieur*, prétend que depuis la Création du Monde,

[1] L'Auteur de cette Lettre donnera au Public un Recueil de plusieurs Pièces anecdotes sur la Philosophie de Mr. Leibnitz.

de, tout ce qu'on a pensé, tout ce qu'on a dit sur les Créatures & sur l'Homme en particulier, n'est qu'un tissu de chimères, de songes & de visions; cette nouvelle Secte, dis-je, est apparemment celle des prétendus *Déistes*, dont Mr. POPE est le *LUCRECE* moderne; si vous n'aimez mieux donner ce rang honorable au Poète François, Auteur de l'*Épître à Uranie*, qui s'y qualifie lui-même de *Lucrèce nouveau*. Ces Messieurs se font un plaisir de confondre toutes les idées: En faisant semblant de reconnoître un DIEU, ils le confondent misérablement avec la *Nature*, & ravalent l'Homme à peu près au rang des Brutes. C'est là en particulier le but d'une Lettre Anecdote du Poète François sur Mr. LOCKE; & c'est aussi où tend le Poète Anglois, quoi qu'en ait dit le Père *TOURNEMINE*.

En éfet Mr. POPE, dans son *Essai sur l'Homme*, n'a pas dit un mot de la nature de l'Âme, (la partie la plus excellente de l'Homme) de son immatérialité, de son indestructibilité, & de son immortalité. Il a puisé les idées de son Poème dans les *Oeuvres de Milord Shaftsburi*, de qui il a emprunté les expressions en divers endroits, ainsi que cela paroît, même à travers la Traduction Française, à ceux qui entendent l'Anglois. Et quant à sa Morale, elle est aussi superficielle & païenne que celle de *Milord SCHAFTSBURI*, que l'on regarde comme

un des principaux Chefs de ces prétendus *Esprits forts*.

Mais, *Monsieur*, ceux qui veulent attribuer de pareils sentimens à Mr. *De Leibnitz*, s'écartent fort de ses idées. Ce grand Philosophe étoit pareillement très éloigné de vouloir s'ériger en Chef de Secte, & il s'est même déclaré contre cet Orgueil, dont vous faites mention (1). Il dit en propres termes, vers la fin de sa Réponse aux premières Objections de Mr. BAYLE, (2) *qu'on a manqué, de trouver la Vérité en Philosophie par un Esprit de Secte, en se bornant par la rejection des autres*. Il montre, qu'il y a du vrai dans les sentimens des différens Philosophes de l'Antiquité, quand on approfondit un peu leurs idées; & quoi qu'il ose affûrer, dans cette même Pièce, qu'il est en état de démontrer son *Système* sur la nature de la *Substance crée*, il s'est néanmoins contenté de le proposer simplement comme une Hypothèse possible & propre à expliquer les Phénomènes. Il n'a même rien publié là-dessus, que quelques pareils Ecrits assez courts, répandus dans divers Journaux, & ce qui se trouve par ci par là dans sa *Théodicée*.

Mr. *De Leibnitz* se faisoit aussi un plaisir de tourner toutes ses Découvertes à la Gloire de DIEU & au Bien des Hommes. Pour relever d'avantage la connoissance de la Sagesse

(1) Journal Helvetique de Mars 1738. p. 246.

(2) Histoire des Ouvrages des Savans 1698. Art. V.

geffe du Créateur , il s'atachoit , fur tout , à faire entrer dans la Phifique , la confidération des *Caufes finales* , lesquelles il remarquoit que SPINOSA & quelques autres anéantiffoient , parce que DESCARTES les avoit bannies de la Philofophie*. Mr. De Leibnitz s'étoit déjà déclaré là-deffus , dans un petit Ouvrage fur l'Optique , la *Catoptrique* , & la *Dioptrique* , inféré dans le *Journal de Leipfig*** . Quelques Années après , il pensa avoir une Dispute confidérable , fur le même fujet , avec un Savant *Cartéfien* , à l'ocafion de quelques lignes d'une Lettre qu'il avoit écrit à Mr. l'Abé NICAISE , où il relevoit le défaut capital qu'il trouvoit dans la *Philofophie de Descartes****.

Ce n'étoit pas affés à Mr. De Leibnitz de s'être récrié fur cette partie de la Philofophie Cartéfienne , il ajouta depuis 1682. dans les *Nouvelles de la République des Lettres* , & dans le *Journal de Leipfig* [1] des Effais fur les Règles du mouvement & fur l'origine de ces Règles. Il prouva qu'elles ne font , ni absolument arbitraires , ni d'une néceffité géométrique , comme le font , par exemple , les trois dimenfions de la Matière , & il conclut que ces Rè-

V 4 gles

* Voiez fes Principes Part. I. parag. 28.

** A&E. Erud. 1682. p. 185-190.

*** Voiez Journal des Savans 1697. p. 480. 614. & 706. Edit. de Hollande.

(1) Voiez Nouvelles de la République des Lettres 1686. & 1687. & Journal de Leipfig 1686. 1689. 1690. 1691. 1694. 1695. 1698.

gles admirables tirent leur origine d'un principe de convenance, qui ne peut venir que de la Sagesse de DIEU; c'est à dire du choix libre du Créateur de l'Univers. *La véritable Philosophie*, dit nôtre Philosophe (1) *doit être puisée de la source des Perfections Divines. C'est DIEU qui est la dernière raison des choses, & la connoissance (2) de Dieu n'est pas moins le principe des Sciences, que son Essence & sa Volonté sont les principes des Etres. C'est, ajoute-t'il un peu après, sanctifier la Philosophie, que de faire couler ses Ruisseaux de la Fontaine des Atributs de Dieu [3].*

Si ce principe de la Philosophie de Mr. De Leibnitz est oposé au *Spinofisme*, comme il l'est en éfet, la notion de la nature & de la communication des *Substances*, que ce Philosophe donna dans le *Journal des Savans de l'Année 1695.* ne ruine pas moins le Siftème absurde & impie de *Spinosa*, qui, comme tout le monde le fait, confond Dieu avec les Créatures. A cette occasion, permettez que je vous communique ici l'Extrait d'une Réponse manuscrite de Mr. De Leibnitz à quelques Réflexions que le célèbre Mr. LENFANT, Théologien de *Berlin*, avoit fait sur ce sujet.

La

(1) Extrait d'une Lettre sur un principe général utile à l'explication des Loix de la Nature, par la considération de la Sagesse Divine, inséré dans les Nouv. de la République des Lettres, Juillet 1687.

(2) Il a voulu dire à mon avis l'intelligence.

[3] Nouv. de la Rep. des Lettres, Juillet 1687. Art. VIII.

La notion de la Force, dit-il, est antérieure à celle de de l'Etendue, par ce que l'Etendue signifie un amas ou agrégé de plusieurs Substances; au lieu que la Force se doit trouver même dans un sujet qui n'est qu'une seule Substance. Or l'Unité est antérieure à la Multitude. On peut même dire que la Force est le constitutif des Substances, comme l'Action, qui est l'exercice de la Force, en est le Caractère. Car les Actions ne conviennent qu'aux Substances, & conviennent toujours à toutes les Substances... Puisque, ajoute Mr. De Leibnitz, dans un autre endroit de la même Réponse, tout ce qu'on conçoit dans les Substances, se réduit à leurs Actions & Passions, & aux dispositions qu'elles ont pour cet effet, je ne vois pas comment on y puisse trouver quelque chose de plus primitif que le principe de tout cela, c'est-à-dire que la Force. Il est bien manifeste aussi que la Force d'agir des Corps est quelque chose de distinct & d'indépendant de tout ce qu'on y conçoit d'ailleurs; tout le reste y étant comme mort sans elle & incapable de produire quelque changement. La faculté, qui faisoit du bruit dans les Ecoles, n'est rien qu'une possibilité prochaine pour agir. Mais la force d'agir est une Entelechie, ou bien un Acte positif, & c'est ce qu'on demande. La seule possibilité ne produit rien, si on ne la met en Acte; mais la Force produit tout. Elle est portée d'elle-même à l'Action, & on n'a point besoin de l'aider, il suffit qu'on ne l'empêche point. Son idée n'est pas

du

du nombre de celles qu'on puisse atteindre par l'imagination ; & on ne doit rien chercher ici qui la puisse frapper.

La Force des Créatures, continue Mr. De Leibnitz, est le plus prochain effet de la Volonté ou de la Parole de Dieu, qui leur commanda dans la Création de produire & d'agir chacun selon son espèce, suivant l'Histoire de la Création dans le commencement de la Genèse, qui témoigne assez que la Loi que Dieu leur a donnée alors par son Commandement doit toujours demeurer dans sa vigueur.

Cette Force est ce que nous apellons VIE, dans les Corps organiques, Entelechia E prote Ton organikon, pour parler avec ARISTOTE, qui en avoit eu quelque prénotion confuse, aussi bien que ses Sectateurs, dont les formes & les facultés auroient été plus propres à contenter les Esprits, qui ne se paient pas de paroles, s'ils les avoient voulu réduire à quelque chose d'intelligible ; à quoi je ne trouve rien de si propre que la Force.

Je sai que d'habiles Philosophes de ce tems, qui ont mis en vogue le Système des Causes occasionelles, ôtent aux Créatures toute la force d'agir. Mais après cela il me semble qu'ils ne leur laissent rien de substanciel, & qu'ils tombent malgré eux dans l'opinion de Spinoza, qui est une suite naturelle de cette nouvelle Philosophie ; savoir que Dieu, ou la Nature (ce qui

revient à un chez lui) est la seule Substance, & que les autres choses ne sont que des Modes ou Accidens de la Substance Divine.

Cependant cette Force, que je mets dans les Corps, bien loin de me faire recourir aux qualités occultes, me donne plutôt moïen de tout expliquer mécaniquement, puis que la Mécanique n'est autre chose que la Science de la Force apliquée à toute sorte de mouvemens. C'est ainsi qu'on réconcilie les Anciens avec les Modernes, la Métaphisique avec les Mathématiques, le Mécanisme de la Nature avec l'Autheur immatériel des principes de Mécanique mis dans la Nature.

Ajoutons à cet Article un endroit de la Pièce de Mr. De Leibnitz, sur la notion de la Nature & de la communication des Substances, dont j'ai déjà fait mention :

Toute Substance, dit ce Philosophe (1) qui a une véritable Unité, ne pouvant avoir son commencement ni sa fin que par Miracle, il s'ensuit qu'elles ne sauroient commencer que par Création, ni finir que par anihilation. . . Et un peu plus bas: Il n'y faut pourtant point mêler indifféremment les Esprits, ni l'Ame raisonnable, qui sont d'un Ordre supérieur, & ont incomparablement plus de perfections que ces formes enfoncées dans la Matière, étant comme de petits Dieux au prix d'elles, faits

(1) Journal des Savans 1694. page 296. & 297. Edit. de Paris 8.

à l'Image de DIEU, & ayant en eux quelque raison des lumières de la Divinité. C'est pourquoi Dieu gouverne les Esprits comme un Prince gouverne ses Sujets, & même comme un Père a soin de ses Enfans; au lieu qu'il dispose des autres Substances comme un Ingénieur manie ses Machines. Ainsi les Esprits ont des Loix qui les mettent au dessus des révolutions de la Matière, & on peut dire que tout le reste n'est fait que pour eux; ces révolutions mêmes étant accomodées à la félicité des Bons & au chatiment des Méchans.

C'est ainsi, que Mr. De Leibnitz n'oublioit jamais d'inserer dans tous ses Essais Philosophiques, des Réflexions également utiles & pieuses. Son *Arithmétique binaire* (1) lui fournit d'excellentes pensées sur le Mystère de la Création. Voici comment il s'exprime, dans une Lettre, (2) adressée en 1697. à RODOLPHE AUCUSTE, Duc de Brunswick-Lunebourg & Wolfembutel.

La Création de toutes choses du néant, par la Toute Puissance de Dieu, est un des principaux points de la Foi Chrétienne, & même l'un de ceux qui ont été le moins accessibles aux Philosophes, & qu'il est encore très difficile de persuader aux Païens. Cependant on peut assurer que rien au monde ne la représente mieux, & ne la dé-

montre

[1] On voit une Explic. de cette Arithm. dans les Mem. de l'Acad. des Sciences 1703. p. 85.

(2) Cette Lettre a été imprimée en 1720. en Langue Allemande à la suite de la *Monadologie* de Mr. Leibnitz.

montre en quelque manière , que l'origine des Nombres , comme on les représente ici , par la seule expression de l'Unité & du Zéro ou du Rien , qui les produit tous. Il sera difficile que l'on puisse trouver soit dans la Nature, soit dans la Philosophie , un meilleur Emblème de ce Mystère.

Ce n'est pas , ajoute Mr. De Leibnitz , dans la même Lettre , une chose moins digne de remarque de voir , qu'il paroît de là d'une manière très belle , non seulement que DIEU a tout fait de rien , mais aussi qu'il a tout bien fait , & que ce qu'il a créé étoit bon : Cela se voit à l'œil dans ce Simbole de la Création ; car au lieu que l'on n'aperçoit aucun ordre , ni de suite réglée dans les expressions ordinaires des Nombres , maintenant on remarque , en considérant le fondement de leur origine , un ordre admirable & une convenance qui ne sauroit être plus parfaite , puisqu'il y a ici une Règle immuable des changemens dans la progression.

On doit conclure de là , dit encore Mr. De Leibnitz , que les désordres que l'on croit voir dans les Ouvrages de DIEU , ne sont tels qu'en apparence , parce que , quand on considère les choses dans leur vrai point de vue , comme dans une perspective , l'on aperçoit toute leur symétrie : Ce qui ne peut manquer de nous exciter à louer & à aimer la Sagesse , la Bonté & la Beauté du SOUVERAIN BIEN , de qui toute la beauté & la bonté des Créatures sont découlées.

Notre Philosophe tourne encore ces pen-
sées

fiées à l'avantage de la Religion Chrétienne : C'est, dit-il au Duc, pour cela même qu'écrivant aujourd'hui au Père GRIMALDI, Jésuite & Président du Tribunal des Mathématiques à la Chine, avec qui j'avois fait connoissance à Rome, & qui m'avoit écrit de Goa, à son retour dans cet Empire, j'ai cru devoir lui communiquer cette expression des Nombres, dans l'espérance que cet Emblème du Mistère de la Création pourroit servir à mettre de plus en plus l'excellence de la Religion Chrétienne devant les yeux du Monarque qui règne à la Chine, parce qu'il est grand Amateur de la Science des Nombres.

Qu'il me soit permis, je vous prie, Monsieur, de céder à la tentation de vous communiquer encore ici un Extrait de la première Lettre que je reçûs de Mr. De Leibnitz, puis qu'il tend au but que je me suis proposé de faire l'Apologie des sentimens de ce grand Philosophe, en rapportant les propres termes de ses Ecrits. Cette Lettre écrite en Latin, est de l'Année 1707.

Toutes les fois, dit-il, que l'on peut prendre en bonne part les sentimens des Auteurs, sur tout des Anciens, je crois qu'on doit le faire. Je ne voudrois donc pas qu'on attribuat, à l'Auteur des Caractères de FOHI *, l'erreur de ceux qui confondent Dieu avec la Créature, comme si les choses étoient des parties de la Di-

vi.

* Voyez Mercure de Mars 1734. p. 42. Lettre de Mr. Bouvet à Pekin.

vinté. *Quoi que fort éloigné d'un sentiment si mauvais, que je crois détruit par de certaines démonstrations, lorsque j'inventai mon Arithmétique binaire, avant que de penser aux Caractères de Fohi, je jugeai, moi même, que cette Arithmétique renfermoit une très belle image de la Création des choses du néant par la puissance de la Suprême Unité, c'est à dire de Dieu. Et il faut considérer que les expressions des Nombres, dans le Calcul binaire, tirent leur origine de l'Unité & du Néant; non par une composition, comme quand nous disons $1+1$ est 2. & $1+1+1$ est 3. & ainsi de suite; (de manière qu'il s'ensuivroit qu'en comparant l'Unité avec Dieu, & les Créatures avec les Nombres, Dieu deviendroit la Matière des Créatures) mais par une certaine influence, pour ainsi dire, des perfections plus ou moins grandes, selon qu'est déterminée la situation respective de l'Unité, qui n'est qu'une ombre de l'Unité absolüe, qui surpasse toute situation, & qui aussi embrasse l'infini par sa puissance. Car il y a plus de perfection dans le binaire, que dans sa moitié, c'est à dire en 10. ou 2. qu'en 1. & une plus grande en 11. ou 3. qu'en 10. & en 1. &c.*

Et si quelques Anciens avoient erré, & avoient transformé Dieu en la Matière des choses, ou pour le moins en la Matière des Ames; il conviendroit cependant de retenir leurs expressions

çons remarquables, qui peuvent recevoir une explication commode, comme celle de la Particule Divine d'Air en nous, laquelle on peut comparer avec le Soufle de Vie de MOYSE. Il est vrai que Spinoza a abusé de la Cabale des Juifs, & que par la combinaison de cette Cabale & du Cartésianisme corrompus au dernier point, il a formé son Dogme monstrueux, n'ayant pas connu la nature de la vraie Substance ou Monade, laquelle j'ai autrefois proposée amplement dans le Journal de Paris, avec mon Système de l'Harmonie pré-établie, qui explique d'une manière intelligible le Commerce de l'Âme & du Corps, & montre en même tems que toute vraie Substance, c'est à dire simple (car le composé n'est pas une Substance, mais un agrégé de Substances) a une vraie spontanéité, qu'elle dérive tout de ses propres Loix (jointes au concours ordinaire de Dieu) & qu'elle est une certaine expression perpétuelle de l'Univers; au lieu que les seuls Esprits, c'est à dire les substances intelligentes, ne sont pas seulement des Images de l'Univers; mais aussi de Dieu, qui est une Substance qui renferme dans son entendement & dans sa puissance, non seulement un Univers qui existe actuellement; mais encore tous les Univers possibles; & qui ne produit pas les choses par nécessité, mais par choix. Celui qui comprendra bien ce Système, fondé sur des Vérités nécessaires, méprisera facilement ces Doctrines impies ou frivoles, qui confondent DIEU avec la Créature.

Mr. De Leibnitz fait non seulement paroître dans tous ses Ecrits de pareils sentimens sur la Religion ; mais il relève même les Philosophes , qui se déclarent contre elle. Ce qu'il dit dans une Lettre écrite de Hanover en 1709. à Mr. Tolland , le prouve clairement. J'en citerai encore quelques traits remarquables : On ne sauroit , dit-il, assés foudroier la Superstition, pourvu qu'on donne en même tems les moyens de la distinguer de la véritable Religion ; autrement on court risque d'envelopper l'une dans la ruine de l'autre , auprès des Hommes qui vont aisément aux extrémités , comme il est arrivé en France où la Bigoterie a rendu la Dévotion même suspecte. Et plus bas : Vous faites souvent mention de ceux qui croient qu'il n'y a point d'autre Dieu, ou d'autre Etre Eternel que le Monde , c'est-à-dire la Matière & sa connexion, sans que cet Etre Eternel soit intelligent , sentiment que Strabon attribue à Moïse selon vous , & que vous mêmes attribuez aux Philosophes de l'Orient. Vous dites même qu'on y peut appliquer , mais par équivoque l'Etre parfait, l'Alpha & l'Omega , ce qui a été , qui est & qui sera , ce qui est tout en tous , dans lequel nous sommes , nous nous mouvons & nous vivons, formules de la Ste. Ecriture. Mais comme cette opinion , que vous marqués rejeter vous même , est aussi pernicieuse qu'elle est mal fondée, il eut été à souhaiter que vous ne l'eussiez rapportée qu'avec une réfutation convenable , que vous don-

nerés peut-être ailleurs: Mais il seroit toujours mieux de ne pas diferer l'antidote après le Venin. . . . Mad. l'Electrice a coutume de citer & de louer particulièrement ce Passage de l'Ecriture, qui demande s'il est raisonnable que l'Auteur de l'Oeil ne voie pas & que l'Auteur de l'Oreille n'entende pas; c'est-à dire qu'il n'y ait point de connoissance dans le premier Etre, dont vient la connoissance dans les autres.

Je n'aurois jamais fait, *Monsieur*, si je voulois rapporter ici tous les endroits des Ecrits de Mr. De Leibnitz, qui font connoitre son Caractère dominant. Il ne négligeoit rien pour éclaircir l'origine du Genre-humain, & la transmigration des Peuples, dont la connoissance a beaucoup d'influence sur la vérité de l'*Histoire Mosaique*. La considération des *Fossiles*, d'un côté, & celle des *Etimologies*, de l'autre, lui servoient également pour un dessein si digne d'un Philosophe Chrétien (1). Il ne laissoit passer aucune occasion sans faire paroître son amour pour la Religion. Il s'intéressoit très particulièrement aux progrès de l'Evangile & à la réunion des diférens Partis qui déchirent misérablement le Christianisme [2].

II

(1) Voyez Journal de Leipsig 1693. p. 70. & suiv. Mém. de l'Acad. Royale des Sciences p. 11. Edit. de Paris. Miscellanea Societatis Scient. Berolin. 1710. p. 1. 118. ; & see Electanea Etimologica.

[2] Voyez ses Novissima sinica, imprimés en 1697. & quelques Lettres de Mr. De Witzen & de Mr. de Leibnitz p. 361. & suiv. du Tome II. de ses Collectanea Etimologica, publiés par Mr. Eccard. en 1717. in 80. à Hanover. Voyez aussi le 1. Tome du Recueil des Lettres de Mr. de Leibnitz par Mr. Kortold 1734. 8. Leipsig.

Il tâchoit toujours de concilier les divers sentimens des Philosophes & des Théologiens, parce que sa grande pénétration lui faisoit apercevoir plusieurs Articles sur lesquels les uns & les autres disoient vrai, quoi qu'un Esprit de Parti & de Secte les empêchat de s'entendre. Il jugeoit d'ordinaire favorablement des Hommes, & trouvoit bien moins le mal dans leurs pensées absurdes, que dans leur mauvaise volonté. *Si je me trompe, disoit-il, dans une Lettre à Mr. DE REMOND, j'aime toujours mieux me tromper à l'avantage qu'au de l'avantage des Personnes. Je suis encore de cette humeur en lisant les Auteurs. J'y cherche non pas ce que j'y pourrois reprendre, mais ce qui y mérite d'être approuvé, & dont je pourrois profiter. Cette Méthode n'est point la plus à la mode; mais elle est la plus équitable & la plus utile (1).*

C'est ce Caractere, joint à une modération extrême; si louable à mon avis, & si digne d'être imitée, qui lui a fait tort dans l'Esprit de divers Savans animés d'un zèle amer. Un tel zèle engage presque toujours à juger mal des sentimens de ceux qui souvent ne différaient que dans la manière de s'exprimer.

Comme les exemples frappent; j'en rapporte deux fort remarquables: Le premier con-

X 2

cer-

(1) Voyez Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie &c. T. II. p. 209. imprimées à Amsterdam chez du Sauzet 1729.

cerne *Milord Shaftsburi*. La beauté des pensées répandues dans le *Moraliste* de cet Auteur, fit changer Mr. *De Leibnitz* à son égard : Il jugea plus favorablement de ce Chef des prétendus *Deistes* en Angleterre, après la lecture de cette Piece : *Je trouvois*, dit il à Mr. De Rémond [1], par après, que M. le Comte de Shaftsburi s'étoit merveilleusement corrigé dans le progrès de ses Méditations, & que d'un Lucien, il étoit devenu un Platon : *Métamorphose assurément fort extraordinaire, qui me le fait fort regretter.*

L'autre exemple regarde le fameux Mr. BAILE, dont Mr. *De Leibnitz* a parlé avec beaucoup de modération dans sa *Théodicée* : *Il est à espérer*, dit il, à la fin de son Discours de la conformité de la Foi avec la Raison, que Mr. BAILE se trouve maintenant environné de ces lumières qui nous manquent ici bas, puis qu'il y a lieu de supposer qu'il n'a pas manqué de bonne volonté.

Mais, Monsieur, il suffit de lire avec quelque soin la *Théodicée* de Mr. *De Leibnitz*, pour y voir clairement toutes les excellentes qualités de son Esprit & de son Cœur : C'est là que l'Auteur a renfermé en petit toute la Science. Cependant comme c'est de cet Ouvrage mal entendu que divers Savans & en particulier Mrs. DE CROUSAZ & RO-

QUES

[1] Ibid page 191.

QUES ont pris occasion d'acuser nôtre Philosophe de très mauvais principes, j'ai dessein de les discuter dans une autre Lettre. En attendant je crois qu'il est convenable de venir enfin à ma seconde Partie, & de montrer présentement l'idée que Mr. De Leibnitz donne de la *Liberté de l'Homme*, dans cette même *Théodicée*, parce que de la connoissance certaine de ce point dépend la vraie notion des deux principes qu'on reproche à ce Philosophe.

II. **I**L est certain que Mr. De Leibnitz nie la liberté du *parfait équilibre*, où l'*Ame est supposée se déterminer sans aucun motif quel qu'il soit*. Il regarde cette prétendue liberté comme une Chimère née dans les Ecoles, & il assure positivement qu'il n'y a rien de tel dans la Nature. Mr. ROQUES, Savant Théologien de Bâle, qui s'est déclaré contre l'*Harmonie pré-établie*, est d'accord en ce point avec Mr. De Leibnitz, & convient, que la *liberté du parfait équilibre est chimérique* (1). Il avoue que ce Philosophe reconnoit, que l'*Ame est libre, Maitresse de ses Actions; qu'elle peut se déterminer par elle même sans être nécessitée* &c. (2). Je pourrois donc me dispenser de citer là dessus quelque

X 3

endroit,

(1) Mercure Suisse de Décembre 1737. p. 70.

(2) Ibidem.

endroits de la Théodicée; mais cet Article est trop important, pour le passer, sans s'y arrêter autant qu'il faut pour faire voir que Mr. De Leibnitz est un grand Défenseur de la Liberté, telle qu'elle appartient réellement à l'Âme.

Je suis d'opinion, (dit notre Philosophe Théodicée Part I. §. 34.) que notre Volonté n'est pas seulement exemte de la contrainte, mais encore de la nécessité. ARISTOTE a déjà remarqué qu'il y a deux choses dans la liberté, savoir la spontanéité & le choix, & c'est ce en quoi consiste notre empire sur nos Actions. Lorsque nous agissons librement on ne nous force pas, comme il arriveroit, si on nous pouvoit dans un précipice, & si l'on nous jettoit du haut en bas; & on ne nous empêche pas d'avoir l'Esprit libre; lors que nous délibérons, comme il arriveroit si l'on nous donnoit un breuvage qui nous ôtât le jugement. Il y a de la contingence dans mille Actions de la Nature; mais lors que le jugement n'est point dans celui qui agit, il n'y a point de liberté [1]. Et si nous avions un jugement qui ne fut accompagné d'aucune inclination à agir, notre Âme seroit un entendement sans volonté,

Il ne faut pas s'imaginer cependant, dit-il §. 35., que notre liberté consiste dans une indétermina-

(1) Mr. De Leibnitz dit ceci principalement par rapport aux Actions des Animaux, & à celles des Enfans avant qu'ils soient en état d'agir librement.

détermination, ou dans une indifférence d'équilibre; comme s'il falloit être incliné également du côté du oui & du non, & du côté de différens partis, lors qu'il y en a plusieurs à prendre. Cet équilibre en tout sens est impossible: Car si nous étions également portés pour les partis A. B. & C. nous ne pourrions pas être également portés pour A. & pour non A.

(§ 46.) Il y a une liberté de contingence ou en quelque façon indifférente, pourvu qu'on entende par l'indifférence, que rien ne nous nécessite, pour l'un ou pour l'autre parti; mais il n'y a jamais d'indifférence d'équilibre, c'est à dire où tout soit parfaitement égal de part & d'autre, sans qu'il y ait plus d'inclination vers un côté. Une infinité de grands & de petits mouvemens internes & externes concourent avec nous, dont le plus souvent l'on ne s'aperçoit pas &c.

Je n'admets (dit nôtre Philosophe § 303.) l'indifférence que dans un sens qui la fait signifier autant que contingence, ou non nécessité. Mais comme je me suis expliqué plus d'une fois, je n'admets point une indifférence d'équilibre, & je ne crois pas qu'on choisisse jamais quand on est absolument indifférent. Un tel choix seroit une espèce de pur hazard, sans raison déterminante, tant aparente que cachée. Mais un tel hazard, une telle casualité absolue & réelle, est une Chimère, qui ne se trouve jamais dans la Nature. Tous les Sages conviennent que lo

Hazard n'est qu'une chose aparente comme la Fortune ; c'est l'ignorance des Causes qui le fait. Mais s'il y avoit une indifférence vague, ou bien si l'on choisissoit, sans qu'il y eut rien qui nous portât à choisir, le Hazard seroit quelque chose de réel. . . .

(§. 320.) Acorder la pleine indifférence à la volonté, c'est lui donner un privilège semblable à celui que quelques Cartésiens & quelques Mistiques trouvent dans la Nature Divine, de pouvoir faire l'impossible, de pouvoir produire des absurdités, de pouvoir faire que deux propositions contradictoires soient vraies en même tems. Vouloir qu'une détermination vienne d'une pleine indifférence absolument indéterminée, est vouloir qu'elle vienne naturellement de rien. L'on suppose que Dieu ne donne pas cette détermination ; elle n'a donc point de source dans l'Ame, ni dans le Corps, ni dans les circonstances, puisque tout est supposé indéterminé ; & la voilà pourtant qui paroît & qui existe sans préparations, sans que rien s'y dispose, sans qu'un Ange, sans que Dieu même puisse voir ou faire voir comment elle existe. C'est non seulement sortir de rien, mais même c'est en sortir par soi même. Cette Doctrine introduit quelque chose d'aussi ridicule que la déclinaison des Atomes d'Epicure, qui prétendoit qu'un de ces petits Corps allant en ligne droite, se détournoit tout d'un coup de son Chemin sans aucun sujet, seulement parce que la volonté le

con-

mande. Et notés qu'il n'y a eu recours que pour sauver cette prétendue liberté de pleine indifférence, dont il paroît que la chimère a été bien ancienne, & l'on peut dire avec raison : Chimæra Chimæram parit.

Quoi que je prévoie qu'il faudra peut-être revenir à l'Article de la Liberté, dans une autre Lettre, j'ajouterai encore quelques endroits de la *Théodicée*, car il faudroit s'étendre trop, si l'on vouloit les rapporter tous, vû qu'il n'y a guères de paragraphes où cette Matière n'entre directement, ou indirectement, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard de l'Homme.

L'excellent Mr. ROQUES avouant, ainsi que je l'ai déjà dit, que Mr. De Leibnitz admettoit la liberté, cite en preuve une partie du Par. 64. Le voici tout entier: *Tout ce qui se passe dans l'Âme, dit nôtre Philosophe, ne dépendant que d'elle, selon ce Système, [l'Harmonie préétablie] & son état suivant ne venant que d'elle & de son état présent, comment lui peut on donner une plus grande indépendance ? Il est vrai qu'il reste encore quelque imperfection dans la constitution de l'Âme. Tout ce qui arrive à l'Âme dépend d'elle, mais il ne dépend pas toujours de sa volonté; ce seroit trop. Il n'est pas même toujours connu de son entendement ou aperçû distinctement. Car il y a en elle, non seulement un ordre de perceptions distinctes, qui fait son empire; mais encore une suite de perceptions confuses*

ou de passions, qui fait son Esclavage : & il ne faut pas s'en étonner, l'Ame seroit une Divinité, si elle n'avoit que des perceptions distinctes. Elle a cependant quelque pouvoir encore sur ces perceptions confuses, bien que d'une manière indirecte : Car quoi qu'elle ne puisse changer ses passions sur le champ, elle y peut travailler de loin avec assés de succès, & se donner des passions nouvelles, & même des habitudes. Elle a même un pouvoir semblable sur les perceptions plus distinctes, se pouvant donner indirectement des opinions & des volontés, & s'empêcher d'en avoir de telles ou telles ; & suspendre ou avancer son jugement. Car nous pouvons chercher des moyens par avance pour nous arrêter dans l'occasion sur le pas glissant d'un jugement téméraire ; nous pouvons trouver quelque incident pour différer notre résolution, lors même que l'affaire paroît prête à être jugée ; & quoi que notre opinion & notre acte de vouloir ne soient pas directement des objets de notre volonté, on ne laisse pas de prendre quelques fois des mesures pour vouloir, & même pour croire avec le tems ce qu'on ne veut ou ne croit pas présentement ; tant est grande la profondeur de l'Esprit de l'Homme.

L'intelligence, (dit encore Mr. de Leibnitz au §. 288.) est comme l'Arbre de la Liberté, & le reste (la Spontanéité & la contingence) en est comme le Corps & la base. La substance libre se détermine par elle-même,

&

Et cela suivant le motif du bien aperçu par l'entendement, qui l'incline sans la nécessiter. Cependant dans l'imperfection qui se trouve dans nos connoissances Et dans nôtre spontanéité, Et la détermination infaillible qui est envelopée, ne détruisent point la liberté ni la contingence.

La détermination de l'Ame, [dit nôtre Philosophe au §. 37.] ne vient pas uniquement du concours de toutes les causes distinctes de l'Ame, mais encore de l'état de l'Ame même Et de ses inclinations, qui se mêlent avec les impressions des sens, Et les augmentent ou les afoiblissent. Or toutes les causes internes Et externes prises ensemble font que l'Ame se détermine certainement, mais non pas qu'elle se détermine nécessairement. Car il n'impliqueroit point de contradiction, qu'elle se déterminât autrement; la volonté pouvant être inclinée, Et ne pouvant pas être nécessitée.

C'est pourquoi (dit enfin Mr. de Leibnitz dans sa Réponse à la III^{me}. Objection de Mr. Bayle, réduite en Sillogismes) la détermination n'est point une necessitation: Il est certain [à celui qui sait tout] que l'effet suivra cette inclination; mais cet effet n'en suit point par une conséquence nécessaire, c'est-à-dire dont le contraire implique contradiction, Et c'est aussi par une telle inclination interne que la volonté se détermine, sans qu'il y ait de la nécessité. Supposés qu'on ait la plus grande passion du monde [par exemple une
grande

grande soif,] vous m'évoquerés, que l'Âme peut trouver quelque raison pour y résister, quand ce ne seroit que celle de montrer son pouvoir.

Il suit, à mon avis, de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous rapporter du sentiment de Mr. de Leibnitz sur la Liberté 1°. Que ce Grand Homme admet la Liberté, & qu'il la fait consister dans le pouvoir que l'Âme a de se déterminer elle-même. 2. Que l'exercice de ce pouvoir est, un effet immédiat de la volonté. 3. Qu'il n'y a point de Liberté où l'intelligence manque. 4. Que donc tout acte libre, est un acte réfléchi. 5. Qu'il ne peut être autre chose, puis que l'exercice de la Liberté suppose divers objets à choisir, ou différens partis à prendre. 6. D'où il suit encore que la volonté sera plus ou moins inclinée à choisir un des objets, ou à prendre un des partis proposés, suivant que l'entendement lui représentera la différence qu'il y aperçoit. 7. Et enfin, Qu'il y a certitude, qu'on appelle autrement *Nécessité Morale*, que la volonté se déterminera dans tous les cas, principalement dans ceux qui ne sont pas purement indifférens, plutôt d'une certaine façon que d'une autre; mais qu'il n'y a jamais une nécessité absolue, parce que la volonté a toujours le pouvoir de se déterminer pour l'opposé, sans quoi la détermination ne seroit pas contingente.

Après

Après cet exposé fidèle de l'idée que Mr. *De Leibnitz* propose dans sa *Théodicée*, je crois pouvoir vous assurer, *Monsieur*, la même chose, que j'écrivis il y a quelque tems à divers Amis de Mr. *De CROUSAZ*; c'est qu'à mon avis les idées de Mr. *De Leibnitz* & de ce Savant Professeur, sur cet Article, ne diffèrent point dans le fonds, mais simplement dans la manière de s'enoncer. Le cas rapporté par Mr. *De Leibnitz*, d'un Homme qui dans le tems qu'il soute une ardente soif, s'abstient de boire, quand ce ne seroit que pour montrer le pouvoir qu'il a de se déterminer pour l'opposé, prouve, si je ne me trompe, aussi bien la Liberté, que tous les cas que Mr. *De Crousaz* a rapportés dans ses Ouvrages; avec cette seule différence, que ce Savant fait ordinairement abstraction de l'acte plus ou moins léger de l'entendement, qui est toujours joint à la volonté, pour ne faire attention qu'à la détermination de cette dernière, dont il juge uniquement par l'efet. Mais comme je serai sans doute, obligé de revenir sur cette Matière, en examinant la Question, si l'*Harmonie pré établie* & l'*Harmonie universelle*, introduisent le *Fatalisme*, je finirai, en vous assurant que j'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible.

MONSIEUR,

Neuchâtel ce 24. Mai
1738.

Votre très humble & très
obeissant Serviteur.

BOURGUET.



A MONSIEUR
 LE BARON
 DE BERCHER * SEIGNEUR
 DE BAVOIS:
 STANCES.

NE cherchons point d'heureux au milieu des Tréfors ;
 C'est les plus malheureux qu'embrace la Fortune ;
 Ses Favis n'ont pu malgré tous leurs efforts ,
 Vaincre un feu qui les importune.

La soif d'acumuler les consume toujours ;
 Au milieu des soucis , une crainte frivole ,
 Des regrets impuissans , ternissent leurs beaux jours ;
 Dont la fleur légère s'envole.

Instruit par les malheurs que cause un si grand bien ;
 Je favoure l'état où le sort m'a fait naître ;
 Et les plus opulens envieront le mien ,
 S'ils pouvoient jamais le connoître :

Placé dans un réduit du plus charmant aspect ,
 Que de ses doigts savans ait formé la Nature ;
 L'Art le plus enchanteur me deviendroit suspect ;
 S'il fournissoit à sa parure.

* Ce digne Gentilhomme d'un mérite rare & généralement reconnu, distingué par son Esprit , par sa valeur & sur tout par sa prudence, sa droiture & sa piété , est mort dans sa Terre de Bavois le 22. Xbre. 1737. âgé d'environ 67. ans. Il étoit de Lausanne & Colonel d'un Régiment d'Infanterie au Service de LL. EE. de Borne.

Plus heureux mille fois que ceux dont les Palais.
 Oſrent aux yeux ſurpris un ſuperbe étalage ;
 Je vois avec plaſiſr des Meubles qui ſont faits ,
 Moins pour les yeux que pour l'uſage.

J'ai tout le néceſſaire , & rien de ſuperflus :
 Jamais du goût d'autrui le mien ne s'incommodé.
 Si l'Ami ſ'en contente , il ne faut rien de plus ;
 A qui ſ'aſfranchit de la Mode.

Si je veux , de l'Efprit qui gouverne les Cieux ,
 Admirer la puiffance & contempler la gloire ;
 Sans m'élever plus haut , je trouve ici des lieux ,
 Qui valent un Obſervatoire.

Mon Hermitage fait la Cime du Côteau ;
 De ma propre Célule , à ſouhait je découvte ,
 Un Païſage orné , pour moi toujours nouveau ;
 Et toujours plus beau que le Louvre.

Je vois ce que la Terre a de plus précieux ;
 Champs couverts de Moiffons , Prés de riche verdure ;
 Bois par bouquets ſemés , Vignobles gracieux ,
 Et Ruiffeaux au tendre murmure.

Et Jardins & Vergers y flatent mes regards ;
 Hameaux peuplés , Châteaux d'Architecture antique ;
 Objets bien diſpoſés , quoiqu'en cent lieux épars ,
 Me font un coup d'œil magnifique.

Ici rien n'eſt ſauvage , & de ces Côteaux verts ,
 Sans fatiguer , mes yeux , par une douce pente ,
 Décendent au Valon , par cent chemins divers ,
 Où rien ne bleſſe & tout enchante.

Un Lac, petite Mer, brise au bord de nos Champs,
 Sur un sable d'argent une Vague azurée,
 Où sur son front serene les Zéphirs se lâchant,
 Le rient d'une aile dorée.

Sur des bords opposés d'infortunés Sujets,
 Redoublent par l'excès du joug qui les acable,
 La douceur d'un Etat, ou selon mes souhaits,
 Je jouis d'un repos durable.

Plusieurs Villes & Bourgs me présentent leurs Mûrs;
 J'attache mes regards & ma tendresse entière,
 Par mille sentimens aussi vifs qu'ils sont purs,
 A celle * où je vis la lumière.

Des mouvemens confus s'élevent dans mon Cœur:
 Son lustre, mes desirs; son bien, mon espérance;
 Mes Amis dans son sein, source de mon bonheur,
 Objets de ma persévérance.

Heureux lorsque je puis partager avec eux,
 Les innocens plaisirs que les Champs me fournissent;
 Penser plus vivement, & cimenter des nœuds,
 Dont les doux liens me ravissent.

Charmes touchans des Cœurs, trop rares de nos jours!
 Beaucoup trop délicats pour le siècle où nous sommes:
 Parure, Table, Jeux, sont nos seules amours;
 L'Amitié voudroit d'autres Hommes.

Pour tromper mes regrets, sur ces penchans légers,
 Et conserver chés moi la Candeur la plus pure,
 Je lis HORACE & PLINE à l'ombre des Vergers,
 Qu'entretient ma seule culture.

* Lausanne.

Ed,

Là, mes soins assidus sont mieux récompensés ;
 Mes Arbres n'ont pour moi que des branches dociles ;
 Et souvent par leurs fruits mes travaux surpassés ,
 Devennent plus doux , plus faciles.

Jusqu'aux amutemens , rien n'est là sans succès ;
 D'un Buisson trop épais je dispoie la tête ;
 Je forme un Espallier , je suis tous les progrès ,
 D'une belle Entee que j'ai faite.

Je plante , je cultive , & souvent à la fois ,
 Je délire mon Cœur des atques funestes ,
 De quelque passion qu'il semoit autrefois ,
 Et dont il étouffe les restes.

Je veux pourtant touè ours égaier ma Raison ,
 Garantir mon Esprit d'une sombre rudesse ;
 Et faire s'il se peut trouver dans ma Maison ,
 L'enjouiment avec la sagesse.

C'est ainsi que je veux , Maitre de mes desirs ,
 D'un état qui ne craint le mepris ni l'envie ,
 Remplir tous les devoirs , sans quitter les plaisirs ,
 Jusques à la fin de ma vie.

E N V O I

O vous à qui mon Cœur tient par des nœuds si doux ,
 Dont la Vertu constante & m'atache & m'inspire ,
 Recevés dans ces Vers , que je trace pour vous ,
 Les foibles transports de ma Lire.

Des faciles accens diront à l'avenir ,
 Les Lauriers qu'autrefois dans nos Champs vous cueillies ;
 Le feu de l'Ennemi , qu'on vous vit soutenir ,
 Et le sang que vous répandites. *

* En 1712. à la Bataille de Vilmergue.

424 JOURNAL HELVÉTIQUE

Au milieu de la Paix , touché d'un plus grand bien ,
Que n'est des grands Exploits la brillante fumée ;
Vous sâvez , en joignant le Héros au Chrétien ,
Devenir plus grand qu'à l'Armée .

Retiré dans ces lieux que vous rendez charmans ,
Fuiant du Monde entier la Cohorte importune ;
Méditant à loisir sur ses égaremens ,
Vous fixés chés vous la Fortune .

C'est là que loin de nous , quoique près de nos Cœurs ,
Et recueillant le fruit de vos riches Domaines ,
La Raïson qui chés vous produit tant de douceurs ,
Fait vos plaisirs , calme vos peines .

C'est là que vôtre cœur s'étudiant toujours ,
Règlant tous ses desirs , & se réglant lui même ,
Vous fait couler en paix & les nuits & les jours ,
Et trouve en soi le bien suprême .

Mais je sens qu'en ceci contraire à vos desirs ,
J'expose des Vertus que vous voudriés nous taire :
C'est la seule façon de troubler vos plaisirs ,
Qu'être en vous louant trop sincère .

Puissent vos beaux cheveux , blanchis avant le tems ,
De leur éclat parer une heureuse vicillesse ;
Et vôtre Exemple , utile encore à nos Enfans ,
Leur prêcher trente ans la Sageffe !

S. De Corneille Le 1. Août 1734.





E P I ' G R A M M E.

*Sur un Endroit des Causes célèbres Tom. VII. p.
229. Edit. de la Haie 1737.*

GAIOT, trop pesant Personnage,
Pour un élégant badinage,
Mord les Suisses sur les Himens,
Que souvent, sans mûrs examens,
Ces Messieurs contractent en France :
Mais s'ils épousent des LAIS,
GAIOT, c'est par condescendance,
Pour les mœurs de vôtre País.

A U T R E

MÀ femme a douze grand défauts,
Disoit PAUL, jugés de mes maux :
Et si c'est à tort que j'enrage ?
Paul, Paul, vous n'êtes qu'un fâcheux,
Eh ! n'êtes vous pas trop heureux,
Qu'elle n'en ait pas d'avantage ?

A U T R E

LE Beau Sexe se formalise,
Qu'au mépris de ses doux apas,
Dans le Monde on le timpanise,
Parce qu'ennuyé du fatras,
De certaines Prudes Pallas,
Il veut se conduire à sa guise :
Mais tant qu'il ne changera pas,
Fâbleu, que veut-il qu'en en dise ?

Y A

EN



E N T R E T I E N

Sur le Caractère de

C H E N O D O X E

OU

DE L'HOMME VAIN, ET PRESOMPTUEUX.

SOPHRONISME & PHILALETTE se promenant, il y a quelques jours, dans la grande Allée d'Arbres qui borde la Rivière, ils aperçurent de loin un Personnage richement habillé, & marchant à grands pas. Qui est ce Seigneur, demanda *Philalette*, qui vient de traverser l'Allée, & qui précipite ses pas du côté de la Ville? C'est aparemment quelque Illustre Etranger, qui va joindre la Compagnie qui l'attend, & où il se prépare de briller par ce fastueux dehors qui n'impose qu'à trop de Personnes.

Quoi! répondit *Sophronisme*, en riant, vous méconnoissés *Chénodoxe*? Ce jeune Etourdi qui s'admire, & que les honnêtes Gens regardent avec un mépris mêlé de compassion, ne devoit pas vous être inconnu.

C'est

C'est Chénodoxe ! repartit *Philalèthe* , je ne fai par quelle distraction je l'ai pris pour un Etranger. Sans doute qu'il m'est connu, & pour vous en convaincre, je vai vous en tracer le Caractère, pendant que nous sommes seuls, & que personne ne nous entend. Si vous ne le connoissiez pas à fonds, je garderois le silence sur son compte ; car je ne hai pas moins la Médifance que la Flaterie. Mais ce n'est point Médifance de parler des défauts que les Coupables étalent avec complaisance, & dont tout le monde s'aperçoit. Peut être même que la description du Caractère de cet Homme vain, plein de son prétendu mérite, & qui n'a que du mépris pour le reste du Genre humain, pourra nous conduire à des Réflexions qui ne nous seront pas inutiles. Le Sage ne considère pas les défauts d'autrui simplement pour les blâmer, pour découvrir tout ce qu'ils ont de hideux, de criminel & de ridicule ; mais sur tout pour en éviter jusques aux plus légères aparences.

Philalèthe, je consens, avec plaisir, à vous entendre ; & j'entre dans vos idées : mais affeions nous sur ce Gazon, & mettons à profit les momens de nôtre solitude. J'écoute, parlez.

Je commence donc le Portrait de nôtre jeune superbe, par le trait qui n'est pas le plus

odieux, mais qui frappe le premier, & dont tout le monde parle. *Chénodoxe* paroît toujours tout occupé de sa parure. C'est peu pour lui d'égaliser les jeunes Gens de son âge & de sa condition. Sa vanité lui fait imaginer tous les moyens de se distinguer. Ses Habits sont chargés de dorure & de broderie ; son Linge est des plus fins & garni de plus belles dentelle ; sa tête coute tous les jours quelques heures au Perruquier ou au Parfumeur ; tous ses petits Meubles sont d'or ou garni d'or ; Montre, Tabatière, Cane, l'Argent est trop vil pour un si galant Homme. Un Diamant de prix brille dans l'un de ses doigts, & il n'est pas le dernier à l'admirer ; en un mot depuis la tête jusques aux pieds *Chénodoxe* est propre, tout est riche chez lui. Le *Paon* n'est pas plus fier de son plumage, que *Chénodoxe* l'est de tous ses ajustemens. Il est charmé quand il se voit le plus brillant de toute la Compagnie ; il fait éclater une joie fière sur son Visage, & il considère avec un ris moqueur ceux qui l'entourent & qui paroissent l'admirer. Si quelqu'un est assez sot ou malicieux pour faire l'éloge de sa parure : Bon ! dit-il c'est là bien peu de chose ! Le mauvais tems me fait prendre mes Habits ordinaires ; je commence à en être las, & je vai au premier jour en faire présent à mon Valet de Chambre.

Il n'est pas plutôt sorti de la Compagnie, où il se produisoit avec faste & où il insultoit

toit à la médiocrité de ses Egaux, que ses prétendus Admirateurs se moquent de lui, le traitent de Fanfaron & de Petit-Maitre. *Il faut, dit-on, que la Cervelle lui ait tourné, ses reins sont ils assez forts pour soutenir cette afreuse dépense? Croit il de nous éblouir par toutes ces brillantes Bagatelles? Et ne fait-on pas, que si ses Créanciers faisoient compte avec lui, il se verroit contraint de se vêtir de simple barracan?*

Sophronisme vous le savés, il n'y a rien d'outré dans cette censure; & nous connoissons, vous & moi, des Marchands fort embarrassés de trouver le moien de se faire paier les Habits que *Chénodoxe* a usés depuis long-tems. Lorsque le Marchand, l'Ouvrier, le Perruquier, le Traiteur lui viennent aposter leurs Comptes, il se fait celer par ses Domestiques; ou s'il est forcé de paroître, il reçoit ces papiers avec nonchalance, se contente d'y jeter un coup d'œil, & de dire, d'un ton de suffisance: ce n'est là qu'une bagatelle; je viendrai chez vous au premier jour; je grossirai ce compte, & je vous paierai comptant.

Ce jeune Homme a quelque naissance; mais il ne tient pas à lui qu'on ne le croie descendu de CHARLEMAGNE. Cependant ses Ancêtres n'ont rien fait de fort brillant; leurs Emplois ont été fort médiocres, & l'on soupçonne même que ces Titres fastueux de Noblesse ont moins été aquis par de belles actions qu'à prix

d'argent. *Chénodoxe* est infatué de sa Noblesse; il croit de-la bien soutenir par des airs fiers & méprisans & en se plaçant au-dessus de tous ceux qui ne sont pas Nobles, quoique distingués par leur mérite, par leur âge, & par les services qu'ils ont rendus au Public.

Vous avés raison, dit *Sophronisme*, & deux traits vont justifier ce que vous dites. Je me trouvai la semaine passée chez *Cléobule*, qui m'avoit invité à diner. Il y avoit une fort bonne Compagnie, & *Chénodoxe* étoit de la partie. Ce jeune fat aiant aperçu que l'on plaçoit au haut de la Table quelques Personnes respectables par leur âge & par leur *Caractère*, sortit brusquement & disparut. Je le rencontrai le lendemain & je le questionnai sur sa fuite précipitée. *Quoi! Monsieur, n'en pénétrés vous pas la cause? Des Personnes de naissance abhorrent les affronts. Cléobule connoit mal les Hommes de mon Rang, & j'aperçois que toutes ses idées sont fort bourgeoises.*

Voici l'autre trait de Vanité que je vous ai promis. Nous causions familièrement ensemble, (car il me fait l'honneur de me souffrir, parce qu'il fait que j'ai aussi quelques anciens Titres, qui ont peut être vû naître les siens, quoique j'en aie les idées que tout Homme raisonnable en doit avoir,) lors qu'on nous vint annoncer, qu'un jeune Homme de Famille alloit épouser une Personne

de

de mérite, riche & bienfaite, mais sans naissance. *Peut-on*, s'écria Chénodoxe, *s'oublier jusques là ? Que des Parens sont malheureux lorsque leurs Enfants ont des inclinations si basses, & si indignes de la Noble^{te} du Sang qui coule dans leurs veines. Plûtôt que de m'avilir de la sorte je m'exposerois aux plus dures extrémités. Je préférerois toujours une Fille de naissance, sans bien, sans esprit, sans beauté à la plus riche & à la plus vertueuse Bourgeoise.* Mais continués, *Philalèthe*, & achevés le Portrait que vous n'avez fait qu'ébaucher.

Chénodoxe n'a qu'un très léger vernis de Science. Il fait encore quelques phrases qu'il a apprises au Collège; il a lu quelques Livres du tems, & parcouru fort superficiellement un abrégé de Philosophie. Avec des connoissances si bornées & si mal liées, il se croit un Savant de la première volée. Il n'y a point de question qu'il ne décide; il apprécie le mérite des Auteurs, & cela d'un ton si ferme qu'on le prendroit pour le *Dic-tateur* de la République des Lettres. Il a le front quand il s'agit de nos Savans, d'en parler du haut en bas, & de critiquer leurs Ouvrages; mais d'une manière si vague & si puérile que sa Critique impertinente est la démonstration de son ignorance & de son éfronterie. Dans une Société où il se rend quelques fois, on lisoit dernièrement un Poëme.

Les

Les Connoisseurs y trouvoient de grandes beautés. *Chénodoxe* n'eut garde de l'approuver. C'est être trop Bourgeois que de donner dans le sentiment du Vulgaire , quelque bien fondé qu'il soit. S'étendant nonchalamment dans un Fauteuil, & baillant, comme si la lecture l'avoit fatigué : *Cette petite Pièce*, dit-il, *n'a rien que de très médiocre. Le petit Homme, qui a pris beaucoup de peine pour nous ennuyer ne rime pas mal, mais on n'y voit point ce feu, ces tours fins, & délicats, enfin ce je ne saurais quoi, vous n'entendez bien ? Il n'y a que des Poètes qui fréquentent la Cour & les Personnes de qualité, qui savent penser noblement & s'exprimer avec politesse. Un Quatrain d'un Poète qui mange souvent à la Table des Ducs & Pairs renferme plus de beautés que tout un Poème d'un Campagnard.*

C'est avec la même hauteur, & le même bon sens que *Chénodoxe* décide du mérite de l'Orateur & du Philosophe. Il ne craindra point de se déterminer entre DESCARTES & MALEBRANCHE ; LEIBNITZ & NEUTON, quoiqu'il ignore jusqu'aux titres des Livres de ces grands Hommes. QUINTILIEN, disoit-il un jour, *est un excellent Auteur ; on n'écrit point aujourd'hui de la même sorte.* Un des Assistans, qui connoissoit la hardiesse & l'ignorance de *Chénodoxe*, lui demanda malicieusement dans quel tems vivoit cet Auteur, & surquoi il avoit

avoit écrit. *Quoi Monsieur*, répondit Chénodoxe d'un ton Magistral, *vous ignorez que cet incomparable Ecrivain florissoit, sous LOUIS XIII. Et qu'il nous a laissé la Vie d'Alexandre le Grand'* Peut-estre avoit-il vû quelque part le Titre du *Quinto Curce de Vauzelas*. Ce Juge hardi & présomptueux de tous les Ouvrages d'Esprit & de Science, me rapelle l'Épigramme de *Roussseau* sur le Caractère de *Chrysologue*, qu'il termine en disant, *Chrysologue est tout, Et n'est rien.*

J ne veux pas *Philalèthe*, que vous aiez la gloire d'avoir achevé de peindre nôtre présomptueux, sans lui avoir donné encore un coup de Pinceau, qui assortit parfaitement tous ses autres traits. La faveur, plus que le mérite a fait donner un petit Emploi à *Chénodoxe*. Quoi qu'il soit des plus faciles à remplir, il ne parle que des soins qu'il est obligé de prendre, pour mettre tout en ordre & pour débrouiller le Cahos formé par ses Prédécesseurs. Ses travaux sont immenses, *Et s'il n'avoit pas*, dit-il, *une grande facilité de concevoir les choses Et de les bien dire, oseroit-il n'avoir jamais fait.* Il a ses poches remplies de papiers & de Lettres; comme s'il avoit toutes les affaires de la Province sur les bras, & qu'il fut en correspondance avec les quatre parties de l'Univers. Tout à coup, prenant un air rêveur, il quitte la Campagne, en disant, *ces des affaires pressantes & de conséquence* l'a-
pet

pellent ailleurs. Un moment après on le trouve dans un Café où il lit tranquillement la Gazette. Il est si persuadé d'être l'Âme du Corps de Judicature où il siège, qu'il s'en attribue toutes les résolutions judiciaires. Et si l'on vient à lui reprocher que le Tribunal a fait quelque fautive démarche: *Cela est vrai*, dit-il, *on n'a pas voulu suivre mes idées*. A présent, *Philalèthe*, reprenés je vous prie la parole, je ne vous interromprai plus.

Je n'aurois pas, *Sophonisme*, oublié le trait que vous venés de tracer d'après nature. Je n'en ai plus qu'un à ajouter à nôtre Tableau; mais le plus odieux & celui qui me fait le plus de peine. C'est la manière libertine, indécente & impie avec laquelle *Chénodoxe* parle & agit par rapport à la Religion. C'est ici où toute la fierté humaine devrait disparaître pour céder la place au respect le plus profond pour DIEU, pour ses Loix & pour son Culte. Mais parce que *Chénodoxe* craint d'avoir rien de commun avec le Vulgaire, & qu'il a oui dire, peut-être sans fondement, que les jeunes Gens de Famille se piquent d'avoir peu de Religion, il s'efforce à paroître impie. Ce n'est pas assés pour lui d'imiter les *Petits-Matres* dans leurs manières brusques & impolies à l'égard des Personnes du Sexe; à leurs Discours turlupins sur la conduite des Personnes les plus graves & les plus respec-

tables ; pour montrer qu'il se met au dessus de tout , & qu'il a un Génie supérieur , il traite encore la Religion , & tout ce qui y a du rapport , avec tant de hauteur que les Personnes d'une médiocre Dévotion en sont scandalisées.

Oui , dit - il , j'en conviens la Religion est bonne pour le Peuple.. Ah ! qu'on lui en fait accroire ! C'est un frein bien imaginé pour retenir les Ames foibles dans une certaine dépendance. Mais ceux qui sont capables de penser , savent bien à quoi s'en tenir. Ces Hommes , qui d'un ton grave , nous prêchent fortement sur la Religion , croient ils bien tout ce qu'ils avancent ? Ne pourroit on point dire d'eux , comme des Aruspices de l'ancienne Rome , qu'ils ne pouvoient se rencontrer en Rue sans sourire l'un contre l'autre. Quoi qu'il en soit , ajoute - t'il , je crois bien que tout le monde doit avoir de la Religion ; Mais il y a bien de la différence entre la Religion du Peuple & celle des honnêtes Gens.

C'est ainsi que parle Chénodoxe lorsqu'il est avec des Personnes de son Caractère ; car il se garde bien de prendre ces airs en présence de ceux qui connoissent la Religion & qui savent la défendre. Alors il feint souvent d'avoir des sentimens qu'il n'a point , & de croire des Vérités qu'il n'examina jamais.

Les Actions de Chénodoxe sont d'accord avec
la

sa créance. Comme il pense en Libertin, il vit en ébauche. La Vanité le fait passer par dessus les bienféances; comme si la qualité mettoit au dessus de toutes les Loix que la pudeur, l'honnêteté & la politesse font observer religieusement à tous ceux qui ont le bonheur d'être bien élevés. Il ne se fait pas de peine de jurer, de se servir d'équivoques peu chastes, & de termes moins mesurés encore, même en présence des Personnes du Sexe. Il s'imagine que la dorure de ses Habits doit autoriser la liberté de ses manières, & l'indécence de ses Discours.

Il me vit, avant hier, allant à l'Eglise à l'heure de la Prière. Hé! Où allez vous si gravement, me dit-il, avec un soupir moqueur. *Chénodoxe* je vai ou vous n'avez pas envie de me suivre, je vai à l'Eglise. A l'Eglise! repliqua-t'il, & cela même un jour ouvrier? C'en est trop. Cette grande assiduité n'est bonne que pour les décrépits, qui ne pensent qu'à la mort. Non sans doute je ne vous suivrai pas. Une partie de jeu m'attend, je m'y rends incessamment; je sai mettre mon temps à profit.

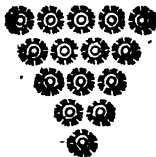
Ce n'est pas que *Chénodoxe* n'aille quelque fois à l'Eglise, mais il fait assés sentir que la Vanité l'y guide plutôt que la Dévotion. Il entre dans le Temple sans réflexion & sans respect, jettant les yeux de toutes parts, s'i-

imaginant que toute l'Assemblée, dès qu'il paroitra, ne sera plus occupée qu'à l'admirer. Il se place nonchalamment & ne paroît d'abord attentif qu'à ranger sa tête & ses Habits, comme s'il s'agissoit de se faire peindre. Il parle tout haut pendant la lecture des Ecrits sacrés; quelques fois même pendant la Prière. Il n'a garde de s'être chargé d'un Livre de Pseaumes; il tient que cela est trop Bourgeois & il rougiroit de leur ressembler en rien. Il ne se fait pas la même peine d'avoir un Jeu de Cartes, ou un Roman; cela est du bel air & il s'en pique. On l'a vû plus d'une fois, occupé à des lectures profanes pendant le Chant des Pseaumes; car pour lui il ne chante point à l'Eglise. Unir sa voix à celle du Peuple, c'est une bassesse indigne de son rang.

Il fait mine d'écouter de tems en tems le Prédicateur, & comme s'il étoit l'Oracle qui décidat du vrai & du beau, il donne par quelques mouvemens de tête, ou des marques de son approbation, ou de son mépris. Si le Sermon lui paroît trop long, & presque tous ont ce défaut à son goût, il marque son impatience, il se tourne de tous côtés, il regarde cent fois la porte, & finalement il s'endort. Malgré ses distractions perpétuelles & le superficiel de ces lumières, c'est le grand *Aristarque* des Discours qu'il

a ouis. Si l'on excepte quelques Prédicateurs, dont les Discours sont généralement applaudis, tous les autres passent par la coupelle, & il foutient que leurs Sermons sont de mauvais aloi. Les gestes, la voix, quelques termes, c'est à quoi se borne la savante Critique. S'il s'emancipe d'aller plus loin, il satisfait sa vanité, mais il produit toute son ignorance. Enfin pour perdre toutes les Idées d'une séance qui l'a fatigué, il va se délasser à la Comédie ou au Jeu.

Mais, *Sophronisme*, en voila assez sur un Personnage qui est trop connu; & qui n'est malheureusement pas le seul de son espèce. J'aperçois quelques Personnes qui viennent à nous. Il est tems de nous retirer. Si dans une autre occasion nous trouvons à propos de faire nos Observations sur le Caractère impertinent & criminel de l'Homme vain & présumptueux, nous nous communiquerons l'un à l'autre nos pensées, avec cette franchise qui nous est ordinaire.





JOSEPHI LANZONI,

*Ferrariensis, Philosophiæ, ac Medicinæ Doctō-
ri, in Patria Universitate Lectōri primarij,
S. R. I. Academiæ Cæsareæ Leopoldinæ-Carol-
inæ Naturæ Curiosorum Socii Sc. OPERA
OMNIA, Medico-Physicæ & Philologicæ, cum
edita hæctenus, tum inedita.*

C'Est là le Titre d'un Livre nouveau que
Mrs. MARC - MICHEL BOUSQUET &
Comp. , Libraires , à Lausanne , viennent de
publier , & qui mérite bien qu'on le fasse con-
noître : Mais avant que de parler du Livre
même , il importe de dire d'abord quelque
chose de l'Auteur. Son Histoire renferme des
Traits assez intéressans , & elle peut d'ailleurs
servir à établir le mérite de l'Ouvrage en ques-
tion.

JOSEPH LANZONUS , Médecin & Pro-
fesseur à Ferrare , sa Patrie , naquit le 26. Oc-
tobre 1663. Des sa plus tendre jeunesse , il
manifesta un amour invincible pour les Étud-
es. Comme il eut bientôt passé sa Gram-
maire & fait sa Rhétorique , il fut aussi d'abord
promonté en Philosophie. Il l'étudia sous le
Professeur Sigismond Nigrissolius , & s'y attacha

sans cependant négliger les Humanités, pour l'étude des quelles il sembloit né. Ensuite il se voua à la Médecine & à l'Anatomie, sous la direction de deux célèbres Professeurs *Jean Baptiste Justinus & Jerome Nigrifolius*. Agé de près de ving ans, il subit les Examens publics en Philosophie & en Médecine, & satisfit si bien ses Examineurs, qu'il fut unanimément jugé digne du Bonnet. Bien loin que cet honneur l'empêcha de continuer ses premières Etudes, il s'adonna de plus à la pratique de la Médecine, & suivit pour cet effet *Hipolite de Monetis*, Médecin très estimé de son tems. Sur tout il s'apliqua à l'Anatomie, en son particulier, pour son propre avantage & celui de ses Amis. Par là, il se fit un grand nom dans *Ferrare*, & commença d'être recherché de toutes parts, dans les Maisons privées & dans les Hôpitaux, pour voir & secourir les Malades.

L'an 1687. il épousa *Claire de Monarius*, Fille de très bonne Maison, qu'il aima toute sa vie. D'elle, il eut 17. Enfans, dont un seul, auquel il ne put jamais inspirer aucun goût pour les Etudes, lui a survécu. Il mit presque tout son Patrimoine, & ce qu'il gaignoit d'ailleurs, sur des Livres & aquit une très belle Bibliothèque. Il faisoit sur tout ses délices de la Philologie & de l'étude des Antiquités, sans jamais perdre de vue la Médecine. On a

observé qu'à mesure qu'il publioit quelque Dissertation de Médecine, il en paroissoit aussi-tôt une sur quelque question de Littérature. En lisant, il avoit grand soin de faire des Extraits, dont il se servoit dans l'occasion.

Mais c'est principalement par ses Mœurs que nôtre Auteur a brillé. Il étoit d'une probité exemplaire, & plein de pitié pour les Pauvres; sur tout pour les Malades, qu'il nourrissoit souvent à ses dépens. Il aimoit tendrement ceux de ses Disciples auxquels il pouvoit faire goûter la Science & la Vertu, & étoit doux & prévenant à leur égard. En leur expliquant diverses Questions curieuses de Philosophie ou de Médecine, il leur faisoit différentes Remarques sur des Points de Philologie. Il les pouffoit tous jusques au Doctorat, & les tenoit continuellement en haleine. La plupart des Savans, qui passoit par *Ferrare*, l'alloient voir, comme un Homme très distingué par son savoir. Quelques uns logeoient même chez lui, & y étoient très bien traités, quoi que pour lui, il fit petite chère à son ordinaire.

S'il s'agitoit en *Italie* quelque Question épineuse sur quelque Matière, soit de Philosophie, soit de Médecine, ou de Philologie, il étoit toujours nommé Juge pour la décider. Plusieurs Académies Italiennes & Etrangères, se

Paffocièrent comme Membre, & entr'autres celle des Curieux d'Allemagne, pour laquelle il eût toujours un fi grand attachement, que toutes les années il lui envoia un nombre infini d'Observations de Médecine, lesquelles pourroient passer pour le fruit du travail d'un Homme parvenu à un âge avancé, si elles étoient ramassées & jointes ensemble. Il fut le Restaurateur, & Secrétaire de celle de Ferrare, dans les Assemblées de laquelle il se trouvoit assidûment. Il aimoit naturellement la Poésie & faisoit des Vers Latins & Italiens; mais ce n'est pas par ses Vers ni par son stile que l'on doit juger de son mérite.

Au reste, quoi qu'il eut une opinion favorable de la Médecine, il donnoit beaucoup à la Nature, & ne prescrivoit que peu de Remèdes. En cela il étoit fondé en raison, & apuié de l'Autorité des plus habiles Médecins. Il n'y a éfectivement que des Ignorans de la première Classe qui puissent suivre une autre Méthode. Une pratique si sensée lui atira cependant des Contredisans, sans doute quelques Apoticaire avides & âpres à la curée. Quoi qu'on fit pour le décrier, il ne s'en émut point & ne se facha jamais. Sa modération & son mérite, qui le mettoient au dessus de tout ce que ses Ennemis pouvoient dire & entreprendre contre lui, les forcèrent enfin à se taire.

Après

Après qu'il eut été élevé à la Charge de Professeur en Philosophie, & ensuite à celle de Médecine, & qu'on lui eut augmenté ses Gages, il fut si content de son sort qu'il ne desira plus rien. Sa Bibliothèque & le Commerce Littéraire qu'il entretenoit avec plusieurs Savans distingués, & dans lequel il se montra toujours très exact, faisoient toutes ses délices. Il aimoit encore les Spectacles, soit comiques, soit tragiques, & y assistoit pour se récréer. C'étoit là le sujet & la source de tous ses plaisirs.

Il ne brilla pas moins dans les Emplois Civils, que dans l'Académie. Plus d'une fois il fut élu *Décemvir*, & il s'acquitta toujours de cette importante Charge, à la grande satisfaction du Public. Après la mort de *François Marie Nigrifolius*, arrivée en 1727. il fut fait premier Professeur en Philosophie, avec un aplaudissement général. Ce nouveau Poste lui donnoit d'autant plus de peine, qu'il étoit par cela même chargé d'enseigner, en public & dans le particulier, la pratique de la Médecine, & c'est de quoi il s'acquitta aussi avec soin.

A peine y avoit-il deux ans qu'il occupoit cette Chaire, qu'il commença d'être malade. D'abord il sentit une certaine pesanteur de Tête, & fut ensuite ataqué d'un Astme incommode. Désespérant de sa guérison, il ne prit

aucun Remède, & son Mal devint incurable. Il ne laissoit cependant pas de vaquer également à l'exercice de ses Emplois. La mort de deux de ses intimes Amis, arrivée sur ces entrefaites, le toucha si fort, qu'il hata la sienne, en s'abandonnant entièrement à sa douleur. Son Afme devint plus facheux, & la Vomique, qu'il portoit dans sa Poitrine, étant venue à crever, il fut étouffé dans son propre sang, la première nuit de Février 1730. âgé de 66. ans. Sa mort fut le sujet d'un Deuil universel.

Le Livre que nous annonçons est en trois Formes in 4°. Il comprend toutes les Oeuvres de LANZONI, tant celles qu'il avoit publiées de son vivant, en diverses occasions, que ce qu'on a trouvé de sien, après sa mort. L'Édition est correcte & belle, quant au papier & aux caractères. Chaque Volume a sa Table particulière des Matières qu'il contient. Dans le premier, il est parlé des Poisons, & à ce Traité on a joint un Extrait des *Transactions Philosophiques d'Angleterre*, sur un Poison nouvellement découvert. Il comprend de plus différens Traités sur le Citron, sur les Animaux, sur les Lavemens, les Larmes, la Fièvre Quarte, la Salive, sur le Devoir & l'Office d'un Médecin, sur l'Ail, les Dens & le Péricarde. Le second contient 174. Consultes de Médecine, dont il n'y a que vingt qui aient déjà, par ci-devant, vu le jour,

& différentes Observations de l'Auteur , tirées des *Miscellanea Naturæ Curioforum*. Dans le 3^{me}. sont compris un Traité sur la manière d'embaumer les Cadavres , un autre sur les Onguens , un sur le Deuil des Anciens pour cause de mort , des *Adversaria* , des Remarques sur les Médecins de Ferrare , diverses Dissertations nouvelles , & plusieurs Observations de Médecine , d'Anatomie & de Chirurgie. Le Prix de tout l'Ouvrage est de Dix Livres , & dix sols tournois , Monnoie de Berne.



DISCOURS

Sur les Ancres : Quelle est la figure la plus avantageuse qu'on puisse donner aux Ancres ? Sujet proposé par l'Académie Royale des Sciences , pour le premier Prix de l'Année 1737. &c.

NOUS annonçames ce Discours & les trois autres qui remportèrent les Prix de l'Année dernière , dans le Mercure de Mai 1737. p. 149. Ces Pièces aiant depuis été imprimées , & nous étant tombées en mains , il est juste que nous donnions une idée des deux qui sont du ressort de nôtre Journal , puis qu'el-

les regardent M^{rs}. DANIEL & JEAN BERNOUILLI, de Bâle. Elles soutiennent dignement la réputation que ces Messieurs se sont acquise d'être placés entre les premiers Mathématiciens de l'Europe, après l'illustre Mr. JEAN BERNOULLI leur Père.

Le Discours dont on vient de donner le Titre est de Mr. JEAN BERNOULLI, le Fils, Docteur en Droit. Il est divisé en XXXVIII. Articles, renfermés dans 32. pages in 4to. L'Auteur considère d'abord la Question de l'Académie, comme si elle demandoit, *qu'elle est la meilleure manière de se servir des Ancres, non seulement par rapport à la figure qu'il convient de leur donner, mais aussi par rapport à d'autres circonstances ?* Il examine l'Ancre en trois tems différens, savoir lors qu'elle tombe au fond de la Mer, lors qu'elle y entre, & lors qu'elle y est fixée; & avant que d'entrer en Matière, il explique les Parties dont l'Ancre est composée. La première est un long Cilindre de fer, qu'on nomme la *Vergue*, au bout de laquelle sont soudées deux branches, aussi de fer, qui forment un Croissant; & c'est ce qu'on appelle la *Croisée*. A chacun des bouts de cette Croisée, il y a une espèce de Croc, qu'on nomme la *Pata*. Au haut de la Vergue est attaché perpendiculairement au Plan de la Croisée, une Pièce de Bois, appelée le *Jas* ou le *Jouet* de l'Ancre

ere, & à l'extrémité de la Vergue, il y a un gros Anneau de fer, nommé l'*Arganneau*, auquel on atache le Cable, qui est une grosse Corde, par le moien de laquelle on arrête le Vaisseau, après que l'Ancre est jetée.

Dans les Articles V. VI. VII. VIII. & IX. Mr. *Bernoulli* considère les diverses situations que l'Ancre peut prendre, après être tombée au fond de la Mer; la manière dont elle mord; la direction de la Vergue & du Cable par rapport au Vaisseau; la diverse longueur, épaisseur & pesanteur de l'Ancre, que l'expérience a indiquées. Il donne pour exemple la Maitresse Ancre: On fait son épaisseur d'autant de pouces qu'il y a de pieds dans la moitié de la largeur du Vaisseau; sa longueur & son poids ont aussi leur proportion à la largeur du Vaisseau: Il y a une Table de ces proportions, dont nous citerons deux exemples: La largeur du Vaisseau étant de 10. Pieds, la longueur de l'Ancre doit être de 4. Pieds, & son poids de 64. Liv. Cette même largeur du Vaisseau étant de 50. Pieds, la longueur de l'Ancre doit être de 20. Pieds & son poids de 8000. Liv.

Dans les Paragraphes XI. & XII. Mr. *Bernoulli* traite de la longueur des Cables, & il assure qu'il seroit bon de les faire aussi longs qu'il seroit possible, parce qu'alors ils approcheroient plus de la Ligne horizontale, qu'ils
pré-

préteroient mieux aux boufées des Vents, de même qu'aux secouffes des Vagues, & seroient moins sujets à se rompre; mais *Ma. Bernoulli* réfléchissant qu'une excessive longueur seroit embarrassante, par raport au volume & au poids, il propose une nouvelle idée, qui paroît très propre à éviter ces deux inconvéniens; en sorte qu'un Cable, d'une longueur donnée, prêteroit autant qu'un beaucoup plus long; Ce seroit de partager un Cable en plusieurs parties, longues chacune de 20. 30. ou 40. pieds, & de joindre ces parties par des ressorts de fer affés forts, qui se dilateroient lors qu'une grande force viendroit subitement à tendre la Corde totale. On éviteroit par là les risques où les Vaisseaux se trouvent souvent, de perdre leur Maitresse Ancre, dans les grosses Tempêtes.

Mr. Bernoulli discute ensuite ce qui concerne la construction de l'Ancre, pour qu'elle ait ces quatre qualités essentielles. 1^o. D'entrer ou de mordre le plus facilement le fond. 2^o. D'y demeurer le plus ferme; 3^o. De résister le plus à la rupture; 4^o. Et enfin, d'être le moins sujette à se plier ou à changer de figure. A l'égard des deux premières qualités, nôtre savant Auteur montre en habile Geomètre, dans les Articles X. & XV. que l'Ancre les aura si le plan de la Pate fait avec la Vergue un Angle d'un peu plus de 45. degrés.

Et

Et par rapport aux deux dernières qualités, comme elles dépendent de la Figure de l'Ancre, & qu'on peut les lui procurer d'une infinité de manières, Mr. *Bernoulli* s'étend là dessus, fort au long., depuis l'Article XVII. jusqu'au XXXIV. inclusivement.

Il remarque d'abord, qu'il ne faut pas que la branche de la croisée de l'Ancre soit par tout d'une égale grosseur, parce qu'elle ne résisteroit pas également par toute sa longueur à être cassée; mais qu'il faut distribuer la Matière en telle façon que la branche soit par tout également forte: Elle se casseroit plus aisément, par la nature du levier, vers le sommet de la croisée, que vers ses extrémités. C'est par cette raison, ajoute Mr. *Bernoulli*, que l'on fait les Arcs des Arbalètes plus minces vers leurs extrémités que vers le milieu. Il ne faut pas cependant que la surface intérieure de l'Ancre soit plane; car dans ce cas la branche ne seroit pas dans une disposition convenable pour conserver sa figure, quand le Cable commence à se bander fortement, quoi que d'ailleurs l'Ancre soit assez forte pour résister à la rupture. En effet il ne suffit pas que les dimensions de l'Ancre soient dans la juste proportion, pour qu'elle résiste uniformément à la rupture par toute la longueur de sa croisée; mais il faut de plus lui donner une certaine courbure, qui fasse que

Croisée ne soit pas pliable ou sujette à changer de figure par la forte pression, exercée contre la surface intérieure & la branche enfoncée dans la terre, qui doit arrêter l'Ancre, ou la tenir immobile, lorsque le Cable bandé fait tout son effort pour l'entraîner.

Tout ce que Mr. Bernoulli dit sur ce sujet est très beau. Si nous voulions en donner une idée exacte à nos Lecteurs, il faudroit leur mettre devant les yeux diverses figures & les calculs que ce Savant Geomètre a faits. Il convient mieux de renvoyer les Connoisseurs à l'Ouvrage même. Ils y verront des considérations curieuses, sur la force de résister, d'une Poutre horizontale, inserée par un des deux bouts dans un Mur, & portant un gros poids à l'autre; celle des courbes, qu'on nomme Voiliere & de la Chainette, appliquée à la croisée de l'Ancre &c.

Nous ajouterons simplement, en faveur de ceux qui n'entendent pas les Calculs & les belles équations proposées par nôtre Savant Auteur, un Corollaire qu'il a mis à la suite de l'Article XXIV. *La croisée, qui a sa surface concave, par tout également large, étant courbée suivant la courbure d'une chainette ordinaire, ne pourra pas être pliée, ni changer de figure par les pressions opposées de la Terre où elle est enfoncée, quelque grand que soit leur effort. Elle rompra*

plutôt que de plier, si elle n'est pas assez forte.

L'Auteur traite dans les Articles XXXVI. XXXVII. de la *meilleure manière de combiner la force de l'Ancre*. Cette meilleure manière consiste, suivant lui, à construire une petite Ancre, à laquelle on donnera la figure & les dimensions qu'il indique : On suspendra un poids à une de ses extrémités, & on verra jusqu'à quel point il faudra augmenter ce poids avant que l'Ancre se casse. De là on pourra conclure quelle sera la force d'une grande Ancre semblable à la petite, qui aura ses dimensions en raison donnée avec celles qui sont homologues dans la petite. Les puissances de ces deux Ancres seront, entre elles, comme les quarrés des dimensions homologues.

Mr. *Bernoulli* conclut son Discours par une Remarque renfermée dans le XXXVIII. & dernier Article; c'est que sans employer plus de Matière, on peut construire les Ancres de telle sorte qu'elles résistent à une plus grande puissance, en faisant les épaisseurs plus grandes que les largeurs, sans pourtant changer les grosseurs : Ce qui pourroit se faire, en diminuant les largeurs en même raison que l'on augmente les épaisseurs. Mais il faut en cela toujours observer un juste milieu, pour éviter le trop & le trop peu. L'expérience doit être consultée là dessus.

Nous renvoyons à un autre Mois le précis de

de la Pièce de Mr. *Daniel Bernoulli*, qui remporta le troisiéme Prix, & nous allons annoncer, dans l'Article suivant, un nouvel Ouvrage de ce célèbre Professeur.

DANIELIS BERNOULLI *Job. Fil. Med. Prof. Basil. Acad. Scient. Imper. Petropolitanae, Prins Matheseos sublimioris Prof. Ord. nunc Membri & Prof. Honor. Hidrodinamica, sive de Viribus & motibus Fluidorum Commentarii Opus Academicum ab Auctore, dum Petropoli ageret congestum. Argentorati, sumptibus Johannis Reinholdi Dulseckeri 1738. Typis Job. Henrici Dekeri, Typographi Basiliensis, in 4^o. p. 304. avec plusieurs Planches très bien gravées.*

CET Ouvrage important de Géométrie & de Physique, attendu des Savans, depuis 1734: vient enfin de paroître. Les Connoisseurs trouvent qu'il surpasse de beaucoup la description succinte que l'Auteur en avoit donnée dans une Lettre à Mr. *SCHOEPFLIN*, Prof. à *Strasbourg* & de l'Academie Royale des Inscriptions, inserée dans notre Journal de Septembre 1734. p. 42. Les Géomètres, les Physiciens, & ceux même qui n'ont qu'une légère teinture de ces Sciences, mais qui sont curieux de belles Expériences, trouveront de quoi se satisfaire dans un Ouvrage, où l'Auteur raporte avec beaucoup de clarté

& de netteté un grand nombre de celles qu'il a faites, qui sont des plus utiles & des plus intéressantes par rapport à la Matière qu'il traite. On voit à la tête de ce Livre une belle Epitre à S. A. S. le Prince ERNEST JEAN, Duc régnant de *Courlande*. Ce qui a été dit en général sur la Matière qui fait l'Objet de ce Traité, dans le Journal que nous venons de citer, nous engage à y renvoyer nos Lecteurs, & nous dispense de parler ici de cet excellent Ouvrage, seul capable de donner à son Auteur un rang très distingué dans la République des Lettres, s'il ne l'avoit déjà.



NOUVELLES LITÉRAIRES.

P A R I S.

MR. ROLLIN nous promet pour ce Mois de Mai son dernier Volume de l'*Histoire Gréque*, & pour le Mois d'Août le premier Tome de son *Histoire Romaine*. La querelle des Médecins contre les Chirurgiens s'échauffe de plus en plus : Il a paru XII. nouvelles Lettres très violentes des premiers contre Mr. ASTRUC. On diroit qu'ils combattent *pro aris & focis*. Mr. Astruc fait traduire en François son Livre *De Morbis Venereis*. Mr. DE VEZE prépare une Histoire des

Ecri-

Ecrivains du *Langdoc* : La Moisson en est très abondante. On a perdu depuis peu l'Abbé PAPILLON, qui a laissé une pareille *Histoire des Ecrivains Bourguignons* : Ses Héritiers se proposent de la faire imprimer. Le fameux Mr. SAURIN, Membre de l'Académie Royale des Sciences, ci-devant Ministre Réformé, est aussi mort depuis quelques Mois, dans un âge fort avancé. La publication de sa Lettre à Mr. GONON, dans le *Mercur Suisse*, lui avoit causé autant de chagrin qu'elle a donné de satisfaction à Mr. ROUSSEAU. La Relation du Voiage des Académiciens dans le Nord, par Mr. DE MAUPERTUIS vient de paroître imprimée.

S U I S S E.

Les *Elémens de la Philosophie de NEWTON*, mis à la portée de tout le monde par Mr. DE VOLTAIRE, viennent d'être imprimés à *Amsterdam*, en grand 8°. L'Édition est très belle, & ornée du Portrait de ce dernier, comme aussi de plusieurs Figures & Vignettes parfaitement bien gravées. Un Ouvrage d'une Plume aussi délicate ne peut qu'être fort recherché, & nous croions faire plaisir à nos Lecteurs, en leur annonçant qu'ils le trouveront chez Mrs. *Bouffquet & Comp.* Libraires à *Lausanne* & à *Genève*, pour L. 4. : 10. jusques à la fin du Mois de Juillet prochain, & après ce terme pour L. 5 : 5.

FRA.



FRAGMENS HISTORIQUES

De la Ville & République de
LUCERNE.

NOUS nous arrêta mes , dans nôtre Journal de Fevrier dernier , au Meurtre de l'Empereur ALBERT & à quelques uns des Evénemens tragiques qui le suivirent : Il s'agit maintenant de reprendre le fil de nôtre Matière. La confusion & le désordre régnèrent dans tous les Etats qui relevoient de l'Empire , pendant un Interrègne d'environ 7. Mois. Les Electeurs y mirent fin , au Mois de Novembre 1308. en élisant HENRI Duc de *Luxembourg* , qui monta sur le Trône Impérial , sous le Nom de HENRI VII. Ce Prince confirma les anciens Privilèges des Cantons , & il établit pour Gouverneur dans les Quartiers de *Suisse* , qui étoient sous l'Autorité ou la Protection de l'Empire, RO-

DOLPH d'HABSBURG, Seigneur de *Laufenberg*, Fils de GODEFROI d'HABSBURG, Germain de l'Empereur RODOLPH I. qui ne resta que quelques années dans ce Poste. Il fut aculé mal à propos, disent les Historiens, par les menées de LEOPOLD d'AUTRICHE, surnommé le *Glorieux*, d'avoir abusé de son Autorité. Cette aculation vraie ou fautive, engagea HENRI VII. à son passage par la *Suisse*, de destituer ce Gouverneur & d'établir en sa place EVHARD DE BURGLE, qui faisoit sa résidence dans le Bailliage de *Turgau*. RODOLPH d'HABSBURG s'attacha ensuite à la Cour de *France*. Il mourut peu après à *Montpélier*; mais ses Domestiques transportèrent son Corps en *Suisse*, & il fut inhumé à *Wettingen*.

Les Princes de la Maison d'*Autriche*, occupés de leur vengeance, laissèrent les *Suisses* en Paix, pendant quelque tems. Leur politique demandoit qu'ils les ménagassent, crainte qu'ils ne se joignissent aux Gentils-hommes qui avoient eu part au Meurtre de l'Empereur. Mais lorsque ces Princes eurent fait mourir ou détruit, sous ce prétexte, une infinité de Noblesse, lors qu'ils eurent acrus leurs Richesses & leur Puissance des Biens & des Terres du jeune Duc de Suabe, de ses Complices & de tous leurs Parens, ils cherchèrent à réduire aussi les Cantons d'*Uri*, *Schwitz* & *Underwald*. Ils n'osèrent pas d'abord en ve-

nis

mit à une Guerre ouverte, parce que l'Empereur HENRI VII. les avoit reçus de nouveau sous la Protection de l'Empire; mais ils ne celloient de les inquiéter par diverses Courses.

Les *Lucernois*, qui étoient sous la Domination de la Maison d'*Autriche*, ainsi que nous Pavons vû, se virent contraints, à leur grand désavantage, de se prêter aux vûes ambitieuses des Princes d'*Autriche*, & de faire la Guerre, malgré eux, aux trois Cantons leurs Voisins. Par là ils furent souvent exposés eux mêmes aux Courses de ceux ci: Ils étoient obligés d'entretenir dans leur Ville une Garnison à grands fraix. Lors même qu'il n'y avoit pas de Guerre ouvertement déclarée, ils ne laissoient pas de souffrir par l'interruption du Commerce; leurs Champs étoient fourragés; & ils tomboient quelque fois entre les mains de leurs Ennemis, dans le tems qu'ils ne s'y atendoient pas. Loin d'être maintenus par leurs Princes, ceux-ci ne cherchoient qu'à les faire contribuer & les fouloient d'une telle manière, que leur Joug leur devint bientôt insupportable.

Les Ducs d'*Autriche* cherchoient divers prétextes, pour déclarer la Guerre aux trois Cantons. Ils saisirent l'occasion des différens que ceux ci avoient avec l'Abé & les Moines

d'*Einsidlen* *. Les Ducs se déclarèrent Protecteurs de ce Couvent ; & on vit bientôt éclater une Guerre très animée , entre les Ducs d'Autriche , l'Abbé d'*Einsidlen* , les Etats de *Lucerne* , & de *Zug* , dépendans de la Maison d'Autriche , & quelques autres Seigneurs , d'une part ; & les Cantons d'*Uri* , *Schwitz* & *Underwald* de l'autre. Il y eut d'abord divers Actes d'hostilités de part & d'autre. Cette Guerre déplût à la meilleure partie de la Ville de *Lucerne*. Elle y perdoit beaucoup par l'interruption du Commerce. C'étoit les Habitans des trois Cantons , qui faisoient valoir principalement les Marchés de cette Ville , & ceux ci , de leur côté , souffroient infiniment d'être privés de la fréquentation de ces Marchés , que la commodité du Lac leur facilitoit.

En l'Année 1310. (**) on arma à *Lucerne* , par ordre de la Régence d'Autriche , une Barque très considérable , pour aller fourager sur les Terres d'*Underwald*. Cette Barque partit avec un grand nombre d'Hommes armés & cuirassés , & diverses Munitions de Guerre : Elle arriva vers la pointe du Jour devant la
Tour

[*] Riche Abaie de Bénédictins , dans le Canton de *Schwitz* , dont les Abbés portent le Titre de Prince. Ils ont eu des démêlés , pendant des Siècles entiers , avec ce Canton , qui n'est plus aujourd'hui que le Protecteur de ce Monastère.

(**) Tschudi rapporte cet Evénement à l'Année 1313.

Tour de *Stantz*, ne pouvant aborder ailleurs, parce que ceux d'*Underwald* avoient fermé toutes leurs aventües de Palissades. Les *Lucernois* se glissoient doucement & tachoient d'aborder sans être aperçû de la Garnison de la Tour; mais nonobstant toutes leurs précautions, ils furent découverts. La Garnison donna d'abord l'alarme, en allumant divers feux, & elle fit tomber du haut de la Tour une grosse Pierre de Moulin à bras, qui brisa la Barque. Les *Lucernois* se virent bien tôt acablés d'un grand nombre d'Ennemis. Il leur étoit impossible de se servir de leur Barque, pour se retirer; & malheureusement pour eux, il survint encore une Barque de Gens armés, du Canton d'*Uri*, qui se jetterent avec furie sur les *Lucernois*, dont il y eut un grand nombre tués ou noyés, & le reste fait Prisoniers. La Ville de *Lucerne* les racheta dans la suite, en payant de grosses Rançons.

Cet Echech procura une petite Trêve; mais elle ne dura pas long-tems. LEOPOLD D'AUTRICHE surnommé le *Glorieux*, Fils de l'Empereur ALBERT, étoit trop ambitieux & trop animé contre les Cantons, pour les laisser en repos. L'Abé d'*Einsidlen*, le Comte de *Montfort*, la Noblesse qui s'étoit retirée des trois Cantons, avec les Gouverneurs Impériaux, que leur Tirannie avoit fait chasser, sollicitoient continuellement ce jeune Prince à leur faire la

Guerre. *Leopold* avoit un fort Parti à *Lucerne*, qui flatoit ses vûes ambitieuses. Une Maison considérable de cette Ville, qui étoit continuellement en Guerre avec la Maison de *Lussi*, d'*Underswald*, s'oposoit aussi aux Trêves que l'on vouloit faire; car pour une Paix ferme & stable les Princes d'*Autriche* n'avoient garde de la proposer.

Les choses étoient dans cette situation, lors que l'Empereur HENRI VII. qui étoit en *Italie* fut enlevé du Monde, le 24 Août 1313. aiant été empoisonné, suivant l'idée commune, dans une Hostie. Les Electeurs assemblés à *Francfort* au Mois d'Octobre 1314. furent partagés : Les uns nommèrent à l'Empire FREDERICH D'AUTRICHE, surnommé le beau III. du Nom, Fils d'ALBERT I.; & les autres élurent LOUIS V. de la Maison de *Bavière*. Ces deux Compétiteurs se firent la Guerre pendant 8. ans. La *Suisse* eut sa part des troubles que cette double Election apporta. Les trois Cantons, aussi bien que les Villes de *Berne*, *Bâle*, & *Soleure* prirent le parti de *Louis* : *Zurich*, *Lucerne*, *Fribourg* & tous les autres Etats de *Suisse* suivirent celui de *Frederich*. LEOPOLD lève une Armée considérable, pour soutenir les Droits de son Frère; & avant que de la faire passer en *Allemagne*, il veut s'en servir pour réduire es trois Cantons. FREDERICH, Comte de

Top.

Toggenbourg, veut, à la réquisition des Cantons, moiennner la Paix; mais le Duc d'*Autriche* se confiant au nombre de ses Troupes répond avec beaucoup de hauteur. Il exige non seulement que les trois Cantons quittent le parti de *Louis de Bavière*, & qu'ils reconnoissent *Frédéric d'Autriche* son Frère, pour légitime Empereur; mais il veut de plus qu'ils renoncent à leur précieuse liberté, & qu'ils se soumettent à la *Maison d'Autriche*. Les Cantons aiment mieux périr, que d'accepter les dures conditions qu'on veut leur imposer. Ils les refusent unanimement en disant qu'ils n'avoient point ofensé la *Maison d'Autriche*; mais que l'Empereur *Albert* & ses Fils, avoient usé d'une telle Tirannie à leur égard, qu'ils s'étoient vûs contraints de s'en délivrer; & que plutôt que de se remettre sous le Joug, ils étoient disposés d'attendre le Duc *LEOPOLD*, & de se défendre jusques à la dernière extrémité, avec l'assistance du Seigneur.

La fierté de *Leopold* souffrit extrêmement d'une Réponse si courageuse, qui lui fut cependant faite avec ménagement par le Comte de *Toggenbourg*, Ami des Cantons. Il tint Conseil de Guerre à *Baden*, avec ses principaux Officiers: On y résolut d'attaquer les Cantons de deux côtés. Son Armée fut partagée en deux Corps. *Leopold* se mit à la tête du plus considérable, & se rendit à *Zug*, pour pé-

nétrer par là dans le Canton de *Schwitz*. Le Comte-*OTTON* de *Strasberg*, Gouverneur de la Vallée de *Hafel*, commandoit l'autre Corps, composé des Troupes de sa dépendance, & de celles de l'Etat de *Lucerne*: Il devoit se rendre par le Lac dans le Canton d'*Underwald*. On choisit le 16. de Novembre 1315. pour cette Expédition; l'Astronome du Duc aiant assuré que cette Journée seroit heureuse. *Leopold* avoit un Bouffon, nommé *Cuni de Stocken*: Ce Prince à l'issue du Conseil de Guerre, lui demanda, en badinant, comment il trouvoit la résolution qui y avoit été prise? Le Bouffon répondit: *Elle ne me plaît du tout point; car vous avez bien déterminé par où il falloit entrer dans le Pais, mais Personne n'a indiqué l'endroit par où on en devoit sortir.*

Les Cantons voiant la Guerre inévitable s'y disposent très sérieusement, quoi qu'avec des forces bien inégales. Ils publient un Jeune général, & tâchent de se rendre DIEU favorable par des Prières publiques. Tous ceux qui sont en état de porter les Armes s'assemblent sous leurs Drapeaux. On met Garni on dans tous les lieux par lesquels l'ENNEMI peut entrer; car on ne savoit point par où il ataqueroit. Mais aiant appris que le Duc d'*Autriche* étoit à *Zug*, avec la meilleure partie de ses forces, les Conféderez assemblèrent à *Schwitz* un Corps de Troupes d'environ 1300. Hommes seulement, pour
 ope-

oposer à l'Armée de ce Prince , résolu de sacrifier leur Vie pour la défense de la Patrie & de leur Liberté.

L'Armée de *Leopold* étoit de 20000. * Hommes , tant Cavalerie . qu'Infanterie , suivant *Bullinger* , *Rahn* , *Waldkirch* &c Il y avoit aussi un grand nombre de Seigneurs distingués ; entr'autres le Comte *Eberhard de Fribourg* , Seigneur de *Berton* & de *Tban* , le Comte *Rodolph de Habsbourg* , Seigneur de *Raperswil* & *Laufenberg* ; le Comte *Henri de Montfort* , Seigneur de *Tettwang* , le Comte *Werner de Homberg* , l'Abé d'*Einsidlen* . & une infinité de Gentils-hommes de distinction. Les *Zurichois* y avoient une Compagnie choisie de 52. Hommes en Habits uniformes. *Leopold* sort de *Zug* , à la pointe du jour , & se met à la tête de son Armée. La Cavalerie s'avance la première. L'Infanterie suit en bon ordre. Ils marchent ainsi du côté de *Morgarten* , pour pénétrer dans le Canton de *Schwitz*.

Les Confederez avoient fortifié cet Endroit , & mis du Monde aux Détroits par où les Ennemis devoient passer. Leur petit Corps de Troupes étoit campé au haut de la Montagne , aiant à la vérité l'avantage de la situation ; mais n'étant qu'une poignée de monde contre une Armée nombreuse. Il y eut alors 50. Exilés de *Schwitz* , qui s'étant rassemblés , prient qu'on anéantisse leur ban , & qu'on les

(*) Tschudi met seulement 9000. Hommes.

les reçoive dans la petite Armée des Cantons, dans laquelle ils s'offrent de combattre courageusement pour le salut de la Patrie. Mais on leur fit cette Réponse mortifiante : *Que plusieurs d'entr'eux étant coupables de grands Crimes , ils ne pouvoient les recevoir au nombre de leurs Soldats , crainte que les Coupables n'attirassent la vengeance du Ciel sur l'Armée , & qu'ils ne fussent cause de sa perte.* Ces pauvres Exilés ne se rebutèrent point : Animés de l'Amour de la Patrie, & voulant mériter leur grace , ils se saisirent d'une Coline , au haut du *Morga-ten*, & au dessous du Mont *Satel*, au pié duquel il faloit que les Ennemis passassent. Les Troupes de *Leopold* étant arrivées dans cet endroit, qui est sur les Frontières *Schvuitz*, & se trouvant entre le Lac d'*Egeric* d'un côté, & de hautes Montagnes , de l'autre, les Exilés firent rouler de grosses Pierres & de grandes Pièces de Bois sur l'Armée ennemie. Ils faisoient pleuvoir aussi continuellement une Grêle de Cailloux sur la Cavalerie. Par là ils embarrassèrent le Chemin , qui étoit fort étroit , mirent la confusion & le désordre parmi l'Avant Garde, & firent périr de cette manière un grand nombre des Ennemis, qui qui ne s'étoient point attendu à une pareille attaque. La petite Armée des trois Cantons, composée d'environ 1300 Hommes seulement, postée au haut du Mont *Satel*, aper-

cevant la confusion 'qui régnoit parmi les Troupes ennemies , descend la Montagne , & fond courageusement sur eux. Ils en viennent aux mains , & à coups de Halbarde ils achevent de rompre la Cavalerie , qui ne pouvant se rallier prend la fuite & met elle même le désordre dans son Infanterie. Celle ci fit cependant une vigoureuse résistance. Les *Zürichois* & ceux de *Zug* s'y distinguèrent particulièrement ; les premiers restèrent tous sur le Champ de Bataille. Il y eut 1500. Hommes de Cavalerie tués , ou noyés , & un grand nombre de Fantassins périrent aussi en cette fameuse Journée. L'Abé d'*Einsidlen* & le Comte de *Montfort* furent des premiers à prendre la fuite. Le Duc *Leopold* & les autres Seigneurs qui l'accompagnoient se retirèrent avec peine le long du Lac d'*Ægeric* , & se rendirent à *Zug*. Entre les Seigneurs de marque qui périrent à la Bataille de *Morgarten* , il y eut le Comte *Rodolph de Habsbourg* , *Ulrich de Husseck* , trois Seigneurs de la Maison *De Bonstetten* , deux de celle de *Hallvveil* , un de celle de *Baldeck* , *Berenger de Landenberg* , deux Seigneurs de *Gesler* , trois d'*Uriken* , dont l'un portoit l'Etendart , & quantité d'autres Gentils hommes , qui furent ensevelis à *Einsidlen* , à *Riitti* , à *Capel* , & dans les Eglises ou Couvens des environs. Les Conféderez poursuivirent les Ennemis jusques au de là de *Wilägrü*.

Ils ne perdirent que 14. Hommes, du nombre desquels furent les Seigneurs *Henri d'Osprental*, Chevalier, *Conrad de Beroltingen*, *Rodolph Furst*. Le butin fut très considérable : Ils prirent 10. Etendars ou Drapeaux, & quantité d'Armes & de Cuirasses &c.

Le Combat fini, les Troupes des Cantons se mirent à genoux, élevèrent leurs Mains vers le Ciel, pour rendre graces à DIEU de la signalée Victoire qu'il venoit de leur acorder. Ils restèrent jusques au soir sur le Champ de Bataille, dans l'incertitude où ils étoient si l'Ennemi reviendrait à la charge.

Le Comte de *Strasberg*, avec le Corps de Troupes qu'il commandoit, composé entr'autres de *Lucernois*, aiant forcé la Garnison qui étoit sur la Montagne de *Brunig*, entre le même jour dans le Canton d'*Underwald*, & fourage tous les Lieux par où il passe. Il se campe à *Alpenac*, menaçant d'aller envahir le lendemain l'autre partie du Pais de là le Bois, si ceux de deçà ne se rendoient pas volontairement. Les Troupes d'*Underwald* se rassemblent sur leurs Montagnes. On envoie des Couriers à celles qui étoient à *Morgarten* : Elles se hâtent de venir au secours de leurs Compatriotes ; se joignent à *Kerns*, & marchent en bon ordre à *Alpenac*, où les Troupes du Comte de *Strasberg* étoient. L'Action commença vers les trois heures après

près midi. La Victoire remportée le jour auparavant, par une partie de leurs Soldats & par leurs Alliés, contre une Armée bien plus nombreuse, relevoit leur courage. Ils combattoient d'ailleurs pour leur liberté, la Justice étoit de leur côté, & ils venoient d'éprouver si visiblement la Protection du Ciel, qu'ils marchent à l'Ennemi avec une entière confiance de le vaincre. Le Comte de *Strasberg* voyant les deux Drapeaux d'*Underwald*, qu'il savoit être allé au secours de *Schwitz*, s'imagina bien que l'entreprise du Duc *Leopold* avoit été malheureuse : Ce qui lui fit perdre courage. D'ailleurs une partie de ses Troupes se trouvoient dispersées & occupées au pillage : Elles furent bientôt mises en déroute, & poursuivies vivement. Le Comte étant blessé à la main gauche s'enfuit à *Krientz*, Village au bord du Lac de *Lucerne*, avec une partie de ses Troupes. D'autres se retirent dans les Montagnes & se sauvent comme ils peuvent. Les *Autrichiens* eurent passé 300. Hommes tués dans cette Action, & ceux d'*Underwald* n'en perdirent qu'un seul, nommé *Henri Steinbach*. Le *Landsman* RODOLPH REDING, de *Biberak* Vieillard vénérable, qui avoit été de son tems un grand Guerrier, aquit beaucoup de gloire dans les deux Actions où il se trouva. Ses Exhortations patétiques, sa prudence, le
bon

bon Ordre qu'il mit parmi les Troupes ne contribuèrent pas peu à faire remporter la Victoire. Le lieu de cette dernière Action, qui se donna près d'*Alpenac* fut nommé, * *Mauvaise Rave.*

Ceux d'*Underwald* aiant ainsi chassé leurs Ennemis & repris leur Butin, dépêchent des Couriers à leurs Alliés d'*Uri* & de *Schwitz*, qui étoient en marche, pour venir à leur secours, au nombre de 700. Hommes. Ils étoient déjà arrivés à *Buchs*; mais les nouvelles favorables qu'ils apirent les engagèrent à retourner chez eux, en bénissant Dieu du succès qu'il leur avoit accordé. Les trois Cantons voulurent donner des marques publiques de leur reconnoissance envers l'Être suprême, qui avoit béni leurs Armes. Ils ordonnèrent des Jours de Fêtes & d'Actions de grâces, pour le remercier des Victoires signalées qu'ils avoient remportées, & ils fixèrent le Vendredi & le Samedi apres la *St. Martin*, pour être dans la suite consacrés à des Actes de Dévotion & de réjouissance, en mémoire de ces heureux Evénemens.

Le lendemain de la Bataille de *Morgarten*, le Canton de *Schwitz* dépêcha un Courier à l'Empereur LOUIS, qui étoit à *Munich*, pour l'informer de l'entreprise de *Leopold d'Autriche*, & de la manière dont il avoit été repoussé.

(*) En Allemand Bösen Rübchen.

ce. Cette nouvelle fit plaisir à l'Empereur, qui en marqua sa satisfaction par une Lettre écrite au Canton de *Schvuitz*, le 24^{me}. Novembre 1315.

Ces Victoires affermirent le fondement de l'Alliance des trois Cantons, qui changèrent la Ligue qu'ils avoient faite pour dix ans, en une Alliance perpétuelle, dont ils passèrent un Acte authentique, daté du lendemain du Jour ST. NICOLAS 1315. Les Ducs d'*Autriche*, après ces Echecs, firent trêves avec les trois Cantons, pour pousser la Guerre de l'Empereur FREDERICH, contre LOUIS son Compétiteur. Ce dernier tint au commencement de 1316. une Diète Impériale à *Nuremberg*, dans laquelle les Princes de la Maison d'*Autriche* furent déclarés Criminels de Leze Majesté, les Biens qu'ils avoient en *Suisse* confisqués à l'Empire, & la liberté des Cantons confirmée. L'Empereur LOUIS leva aussi le Ban, auquel FREDERICH les avoit mis, & il ordonna à l'Archevêque de *Maince* de les délier de l'Excommunication que le Pape avoit fulminée contre eux, à la réquisition des Princes d'*Autriche* & de l'Abé d'*Einfdlen*.

Une partie des Evénemens que nous venons de rapporter semblent plutôt regarder les trois Cantons que celui de *Lucerne*; mais ils ne laissent pas que de l'intéresser aussi directement, puis que les *Lucernois* y ont eu part, & qu'ils

contiennent des traits de l'Histoire de *Leopold d'Autriche* de qui *Lucerne* dépendoit alors. Elle avoit cependant ses privilèges ; & c'est à cette même année que commence le Catalogue de ses Avoiers. Entrons donc plus particulièrement dans l'Histoire de cette République, en suivant le Plan que nous nous sommes proposé de la ranger sous chaque Avoier.



I. AVOIER.

PIERRE AN DER BRUG, est placé à la tête des Avoiers de *Lucerne*. Il fut élevé à cette Dignité en l'Année 1315. & il l'occupa jusques en 1318. Son administration ne pouvoit qu'être pénible, dans des tems, aussi délicats. La Ville étoit partagée en deux Factions. L'une étoit composée de Pensionnaires ou Partisans de la *Maison d'Autriche* ; & l'autre des Ennemis de la Tirannie. Ceux ci souhaitoient de vivre en bonne intelligence avec les trois Cantons, & même d'entrer dans leur Alliance. Ils sollicitoient depuis longtems la Régence d'*Autriche* de faire la Paix, avec des Voisins, dont le Commerce leur étoit si utile ; mais Elle n'y vouloit point entendre ; & on les vexoit au contraire de plus en plus. Les *Lucernois* fournirent des Troupes à FREDERICH contre LOUIS
son

Ion Concurrent à l'Empire ; mais on les priva des Apointemens qu'on leur avoit promis. Ils avoient aussi aidé d'Hommes & d'Argent les Princes d'*Autriche*, dans les Guerres précédentes ; On leur devoit des sommes considérables, dont on leur refusoit non seulement le paiement ; mais on les maltraitoit en une infinité de manières.



I I. A V O I E R.

WALTER DE MALTERS, fut élu Avoier en 1318. La Peste fit beaucoup de ravages en *Suisse* cette année ; & les brouilleries continuèrent de l'assiger en divers Endroits. Le mécontentement des *Lucernois* contre la Maison d'*Autriche* alloit toujours en augmentant, & le crédit de ses Partisans diminuoit de jour en jour.



I I I. A V O I E R.

WALTER DE LITTAU parvint aussi à la Dignité d'Avoier, la même année 1318. On n'a aucunes particularités de sa

Vie, non plus que de celle des deux précédens. Les Gouverneurs & Députés des Princes d'*Autriche* dressèrent un Traité ou une Trêve avec les trois Cantons, le Mercredi avant la St. Jaques 1318. Le libre Commerce avec la Ville de *Lucerne*, & la fréquentation de ses Marchés, la Navigation du Lac y sont spécialement réservés. Les Députés du Duc étoient *Henri de Griefenberg*, *Rodolph d'Arbourg*, & *Hartman de Rida*. Il y est expressément dit que *Lucerne* & *Zug* aposeuroient leur Sceau au Traité, & qu'ils le signeroient, & aprouveroient tous les Article. qu'il renfermoit. En 1319. *Leopold d'Autriche* affiegea la Ville de *Soleure*, parce qu'elle avoit reconnu l'Empereur *Louis*; mais les *Bernois* firent lever le Siège.



I V. A V O I E R.

JEAN DE BRAMBERG fut élevé à la Charge d'Avoier en 1320. & il remplit cette Dignité environ 26. ans. Cette espace de tems fut très glorieuse à la Ville de *Lucerne*. Les Avoiers eurent sans doute beaucoup de part aux grands Evénemens qui arrivèrent, & probablement, étant au Timon des Affaires, on doit les regarder comme les principaux Auteurs

eurs de la Liberté que la République aquit alors.

Le premier Jeudi après la St. Martin 1320. la Régence d'*Autriche* & les trois Cantons firent un nouveau Traité, à l'occasion des différens que ceux ci avoient souvent avec l'Abé & le Convent d'*Einsidlen*. Les Députez d'*Autriche*, l'Avoier & le Conseil de *Lucerne* se portent Garants, que l'Abé & les Religieux n'entreprendront rien contre les Cantons, & qu'en cas d'Excommunication on avertira les Garans, qui s'obligent de la faire lever, & de faire dire la Messe & célébrer le Service dans les Eglises des Cantons 14. Jours après l'avertissement.

La Guerre entre l'Empereur *Frédéric* & l'Empereur *Louis* continuoit d'être fort échauffée en 1321. Les *Lucernois* se plaignoient de ce qu'ils avoient souffert dans cette Guerre & dans celle contre les Cantons. Ils s'étoient vûs obligés d'envoier des Troupes sur le Rhin, en Suabe, en Bavière, & en d'autres lieux pour le Service de l'Empereur *Frédéric*, & ils s'étoient épuisés d'Argent. Depuis plusieurs années les Princes d'*Autriche*, ne leur donnoient aucune relache. Fatigués de la Guerre, ils desiroient la Paix avec ardeur, & ils auroient bien voulu que celle avec les Cantons eut été de durée; mais ce n'étoit qu'une Paix plâtrée, que les Princes

d'*Autriche* se propofoient toujous de rompre lors que les conjonctures leur feroient plus favorables. Mais la Puiffance & l'Autorité de ces Princes commencèrent à diminuer environ dans ce tems là. L'Empereur *Frédérich* fut pris Prifonnier par l'Empereur *Louis*, dans une Bataille qui fe donna en 1322. dans la Baffe - Bavière. Il cèda l'Empire à fon Vainqueur pour sortir de Prifon, en 1325. & vécut paifiblement jufques à fa mort arrivée en 1329. ; mais fes Frères ne laiffoient pas de continuer la Guerre.

En 1323. l'Empereur LOUIS nomma pour Gouverneur Impérial, en *Suiſſe*, JEAN Comte d'*Arberg*. Les Cantons lui prêtèrent ferment, comme au Lieutenant de l'Empereur ; & le Gouverneur leur promit par Lettres Patentes de n'abolir ni diminuer en aucune façon leurs Libertés & Alliances, de ne point permettre qu'ils fuſſent aliénés de l'Empire, ni réduits ſous la Puiffance de la Maifon d'*Autriche*, ou de la Nobleſſe chaffée des Cantons, qu'ils adminiftreroient leur Juſtice, & que tous leurs Juges ſeroient pris parmi eux &c.

Le Traité conclu en 1318. entre les Ducs d'*Autriche* & les 3. Cantons, étant fini en 1323. ces Princes recherchèrent des Alliances, qui puſſent leur aider à faire de nouveau la Guerre aux Cantons. Ils s'allièrent en 1323. avec

avec *Jean de Habsbourg*, Seigneur de *Rapersvill*, & en 1324. avec *Raoul & Herman* Comtes de *Werdenberg*, & Seigneurs de *Sargans*. Les Cantons de leur côté cherchèrent à se procurer du secours des *Bernois* contre la Maison, d'*Autriche*.

ULRICH, Comite de *Ferrette*, dernier de sa Maison, mourut en 1324. laissant deux Filles, dont l'une nommée *JEANNE* fut mariée à *ALBERT D'AUTRICHE*, Frère de *LEOPOLD*, & porta cette Succession dans la Maison d'*Autriche*, qui donna 8000. Marcs d'Argent à *URSULE* Sœur de *Jeanne*, pour la portion de son Héritage.

Leopold d'Autriche, qui étoit le plus grand Ennemi de l'Empereur *LOUIS* & des Cantons, ne cessa de faire la Guerre jusques à sa mort. Il tomba dans une espèce de frénésie ou de délire, & mourut enfin à *Strasbourg* le dernier Fevrier 1326. Son Corps fut transporté à *Königsfelden*, où il est inhumé. Ce Prince ne fut pas beaucoup regretté. Il ne laissa qu'une Fille nommée *CATHERINE*, qui épousa *ENGUERRAND DE COUCI VI.* du Nom.

Le 15. Octobre 1326. le Duc *ALBERT D'AUTRICHE*, Frère de *Leopold* se rendit à *Bade en Suisse*, où il renouvela la Trêve avec les Cantons.

Le 3. Fevrier 1327. le Duc *HENRI*, Fré-

re du précédent, mourut sans Enfans, & *Frédérich*, qui avoit renoncé à l'Empire, *Albert* & *Othon*, ses Frères, furent ses Héritiers. Ce Prince fut pareillement inhumé à *Königsfelden*. L'Empereur *Frédérich* mourut aussi le 13. Janvier 1329. ne laissant que deux Filles. Il fut enseveli au Couvent de *Morbach* en Alsace. *Albert* & *Othon* recueillirent la Succession de tous les Etats de la Maison d'*Autriche*. ALBERT, que l'on surnomma le Sage, & aussi le Contrefait, parce qu'il étoit perclus de la Goute, eut l'administration de l'*Autriche*, de la *Stirie* &c. OTHON, surnommé le hardi ou le joyeux, eut la Régie du *Turgau*, de l'*Ergau*, du *Sundgau*, de l'*Alsace*, du *Brisgau*, du *Schwarzwald*, de la *Suabe* &c. Ce Prince se rendit à *Bade* en *Suisse*, au Mois d'Octobre 1, 29. pour être à portée de donner les Ordres nécessaires dans les Etats de *Suisse*, qui étoient sous sa Domination.

Les Ducs *Othon* & *Albert* d'*Autriche* eurent encore Guerre avec l'Empereur LOUIS. En 1330. *Othon* leva des Troupes en *Suisse*, particulièrement à *Lucerne*, à *Zug* & à *Glaris*. On leur promit de ne pas les faire servir contre l'Empereur; mais simplement de les employer à la garde de l'*Alsace*; Cependant on les obligea de joindre la grande Armée forte de 1400. Hommes de Cavalerie & de 20000. d'Infanterie.

rie que ces Princes avoient devant *Colmar*. Nous n'entrerons point dans le détail de ces Guerres, qui ne sont pas de nôtre sujet. Mais nous dirons simplement que ces Troupes n'eurent pas lieu d'être satisfaites. On ne leur tint point ce qui leur avoit été promis, & deux ans après, cêt Article & les fraix des Guerres précédentes étoient du nombre des répétitions des *Lucernois* aux Ducs d'*Autriche*.

Les instances reiterées des *Lucernois*, pour obtenir une juste satisfaction de tout ce que les Princes de la *Maison d'Autriche* leur devoient, étant tout à fait inutiles, leur Esprit s'aliéna extrêmement. Ils se rapellèrent les grandes pertes que la *Maison d'Autriche* leur avoit ocasionées, les Guerres qu'ils avoient soutenu à son occasion, qui étoient cause de la diminution des Richesses & de la puissance de leur Ville. Comparant leur état présent aux douceurs, dont ils jouissoient sous l'Empire, & sous les Abez de *Morbach*, & réfléchissant sur l'utilité & les avantages qu'ils retiroient de la bonne harmonie & du libre commerce avec les trois Cantons, ils résolurent de tâcher de recouvrer une pareille situation. Il y avoit beaucoup d'aparence que lors que les Ducs d'*Autriche* auroient terminé tous leurs diférens avec l'Empereur, ils seroient encore plus intraitables. Le Duc OTHON étoit un Prince hardi & hautain,

de qui ils avoient tout à craindre pour leurs privilèges, de même que pour la continuation de la Guerre avec les Cantons, qui leur étoit si ruineuse. Ils demandèrent donc au Duc, avec instance, qu'il fit une Paix ferme & perpétue le avec les Cantons, puis que les Trêves n'étoient pas suffisantes pour assurer leur repos & leur tranquillité. Ils déclarèrent, qu'en cas de refus, ils se procureroient par eux mêmes un Article si nécessaire & si important pour eux. Toutes ces représentations aiant été infructueuses, les Bourgeois de *Lucerne* perdirent patience, & conclurent enfin avec les trois Cantons une Trêve de 20. Ans, qui portoit une entière liberté de Commerce de part & d'autre ; mais qui réservoir cependant les Droits de la Maison d'*Autriche*.

Les Ducs d'*Autriche*, aiant été informés de ce Traité, par le Seigneur de *Ramsvuaq*, Gouverneur de *Rytembourg*, ils en furent fort piqués. Ils envoierent une Députation à *Lucerne* pour exhorter cette Ville à renoncer au Traité qu'Elle avoit fait, & à rompre la liberté de Commerce qu'Elle n'étoit pas en droit d'accorder sans la permission de ses Seigneurs. Les *Lucernois* répondent ; qu'ils ont pu faire cet Accord sans la participation des Ducs, d'autant plus qu'ils les en avoient avertis ; qu'ils ne sont point obligés de soutenir des Guerres éternelles contre leur Voisins, aiant

ayant déjà fait au de là de ce qu'ils étoient obligés, sur tout puis qu'ils n'avoient point été payés de ce qu'on leur devoit légitimement, que pour ce qui concernoit les devoirs auxquels ils étoient tenus envers la Maison d'*Autriche*, ils les avoient expressement réservés, & qu'ils les rempliroient fidèlement, de quoi on devoit se contenter.

Les Ducs d'*Autriche* firent agir les Partisans qu'ils avoient dans la Ville pour tâcher de rompre ce Traité. Il se forma un Complot pour opprimer ceux qui en étoient les Auteurs. Ceux qui étoient atachés à la Maison d'*Autriche* devoient à une certaine heure de la Nuit se saisir des Portes, faire entrer un certain nombre de Cavalerie Autrichienne, s'emparer de la Ville, ou ils mettroient bonne Garnison, rompre la Paix, & punir tous ceux qui étoient Amis des Cantons. Mais les Bourgeois, étant avertis de cette conspiration, se trouvèrent tous en Armes, la nuit que ce Complot devoit éclore. Ils mirent bonne Garde aux Portes & pourvurent si bien à leur sûreté, que les Partisans d'*Autriche* n'osèrent rien entreprendre.

Le Gouverneur de *Rotembourg* se présenta comme Ami devant la Ville, accompagné de plusieurs Gentils-hommes. On le laissa entrer avec une petite suite & on fit tenir le reste hors de la Ville. Le coup ainsi manqué, le Gouverneur s'en retourna le lendemain à *Rotembourg*,

&

& quelques uns des Conspirateurs, qui appréhendoient d'être punis, le suivirent.

Les Ducs d'*Autriche* firent déclarer aux trois Cantons qu'ils regardoient comme nul l'Accord qu'on avoit fait avec eux. Les *Lucernois* aiant découvert toutes les Intrigues des Ennemis de leur Liberté, & voiant qu'on tâchoit de les mettre sous le Joug, se hâtèrent de se procurer le secours de leurs Voisins. Ils conclurent donc avec les trois Cantons une Alliance perpétuelle, le Samedi devant la *St. Martin* de l'Année 1332. Aussitôt que les Ducs en furent informés, ils mirent Garnison à *Rotembourg*, à *Zug*, à *Sempach*, & à *Meinberg*. Par là ils coupoient les Vivres aux *Lucernois*, & si quelques uns d'entr'eux s'éloignoient de la Ville ils étoient tués ou faits Prisonniers. Ils étoient donc contraints de sortir à main Armée pour se procurer des Vivres.

Le 17. Mars 1333. les Troupes de *Lucerne* allans du côté de *Buchnass*, qui est un Château appelé aujourd'hui *Hertenstein* sur les bords du Lac de *Zug*, le Gouverneur de *Rotembourg* leur dressa une Embuscade sur leur route, & en tua d'abord environ 80. Les autres s'étant rassemblés près de *Buchnass* chargèrent l'Ennemi si vivement, qu'ils le contraignirent de prendre la fuite, après lui avoir tué 100. Piétons & 18. Cavaliers.

Nous continuerons ces Fragmens le Mois prochain.

A V I S.

MR. P. Paupie, Libraire à la Haie étant tombé malade, sa nouvelle Edition des Lettres Juives en 6. Volumes, n'a pu être achevée plutôt ; mais cet Ouvrage est actuellement en chemin pour la Suisse, & on le délivrera dans peu à Mrs. les Souscrivans, qui n'auront rien perdu pour l'attente, parce que l'Edition est des plus correctes & des plus belles, & qu'elle répond parfaitement aux promesses qu'il a faites au Public. On distribuera en même tems les deux Tomes des Lettres Cabalistiques, qui sont du même Auteur, & l'Histoire de Théodore I.

Le 1^r. Tome du Discours sur la Religion naturelle & révélée sera délivré incessamment.

Mr. Jean Louis Brandmüller, Libraire à Bâle, a mis sous Presse une nouvelle Edition des Sermons de Mr. THLOTSON, Archevêque de Cantorbéri, qui sera achevée vers le 20. de Juillet prochain. L'excellence de ces Discours est assez connue pour nous dispenser d'en parler. Il y a 7. Volumes in 12. que l'on donnera à ceux qui souscriront pour 2. Florins & 15. Cruz. d'Allemagne ou L 3. 10. Argent courant de Genève. Les Personnes qui ne souscriront pas, ne les auront pas à moins de 3. Florins ou L 4. 10. même Argent. On pourra souscrire à Neuchâtel chez Mr. Boive, & chez les principaux Libraires des autres Villes Réformées de Suisse.

ENIGME.



Le Logogriphe du Mois d'Avril est la POESIE.

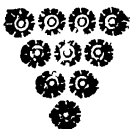
E N I G M E.

Je suis fait pour les Souverains ,
 Thémis aussi chez moi réside ;
 Et c'est moi qui chez les Humains ,
 D'un plaisir sensuel décide.



T A B L E

L ettre sur la Philosophie de Mr. de Leibnitz.	393.
Stances à Mr. le Baron de Berchez.	420.
Epigramme sur Mr. Gaiot de Fitaval.	425.
Autres Epigrammes.	425.
Entretien sur le Caractère de Chenodæce , ou de l'Homme vain & présomptueux.	426.
Ouyres de Joseph Lanzonus , Medecin & Prof. à Ferrare.	439.
Discours sur les Ancres , par Mr. Jean Bernouilli , Piece qui a remporté le Prix de 1737.	449.
Hidrodinamica de Mr. Daniel Bernouilli.	452.
Nouvelles Literaires.	453.
Fragmens Historiques de Lucerne.	455.
Avi. Literaires.	481.
Enigme.	482.





E R R A T A

Du Mois d'Avril 1738.

LA Note I. p. 299. aians été mal, copiée à cause de quelques renvois & ratures, le Lecteur est prié de la réformer de cette manière.

J'ajouterai ici par occasion que comme le CYDRE étoit connu des Anciens, la BIERE l'étoit aussi sous le nom de CERVISIA, que l'on a traduit par le mot CERVOISE. PLINE Lib. XV. Cap. 2. dit que l'on tire des poires & des pommes une liqueur qui a la propriété du vin. Pomis proprietas pirsique Vini. Il ajoute que l'on en fait usage avec précaution dans la Médecine ; on peut être que les Médecins en ordonnent l'abstinence : Similiterque in ægris medentes cavent. Il nous apprend aussi que dans les Gaules & en d'autres Provinces, l'on faisoit de la Bière & d'autres liqueurs de divers genres : Cerevisia & plura genera in Galliâ, aliisque Provinciis. Le savant SCALIGER en traite amplement dans une Dissertation Exercit 87. de même que LINDEBRUG. sur le XXVI. Livre d'AMMIAN MARCELLIN.

Pag. 305. ligne 6. ENICO. lisez ELICO.

Ibid. l. 26. LUCULUS l. LUCULLUS.

p. 307. l. 16. Mescenes l. Mecènes

p. 309. l. 2. Ce hors d'œuvre, lisez, Cet hors d'œuvre

Ibid. l. 20. la culture l. la Culture

p. 312. l. 22. les divers naturels, lisez les diverses natures

p. 315. l. ult. Aromatique onctueuse, l. aromatique & onctueuse

- B. 317. l. 3. Pom aura lif. l'om n'aura
 Ibid. l. 14. LABENON. lif. LEBANON.
 P. 319. l. 15 Lucina lif. Lucina.
 P. 320. l. 8. Zuirinus lif. Quirinus
 P. 321. l. 9. Un Athenes lif. Un à Athenes

Dans les Réflexions fur la manière d'enseigner le Latin
 & le Grec.

Pag. 332. Ligne 10. retenir, lifés, se servir.

ERRATA de MAI.

- B. 395. L. 24. Schaftsburi, lifés Shaftsburi, & corrigés le ain,
 si dans tous les autres endroits.
 408. Note tere, ligne 4. Electanea, lif. Collectanea.
 Ibid Note xeme, ligne ult. Kortold, lif. Kortholt.
 416. l. 27. l'Arbre de la Liberté, lif. l'Ame de la Liberté.
 434. l. penultième à leurs Discours, lif. & leurs Discours.



PANA-



PANACEE UNIVERSELLE

LE Sr. Jean Louis Renaud, Chimiste de Rochefort, au Comté de Meùchâtel, ayant travaillé depuis 25. ans à des Recherches Chimiques, a decouvert enfin & conduit à la perfection la PANACEE qu'il anonce au Public. Ce Remede unversel a des proprietés admirables. Il entre dans toutes les Veines où le Sang peut être infecté par quelque humeur ou infection que ce puisse être, & en purifie entièrement la Masse. Il cuir doucement les humeurs, nétoie les Entrailles, & ôte d'une manière naturelle la cause des Maladies. Il ouvre toutes les Obstructions; tant du Foie, de la Rate, du Pancras, que du Mesentére & de quelqu'autre partie du Corps que ce puisse être; & il les purifie aussi. Il ne touche rien au bon Chilé, comme font les autres Remèdes purgatifs, & il n'evacue simplement que ce qui peut être nuisible. En corrigeant la Masse du Sang & chassant la corruption, cet excellent Remède est cause que la Nature se fortifie de jour en jour, & que l'on jouit d'une santé parfaite. Il agit & purge le Corps humain suivant le tempérament d'un chacun, & les humeurs qu'il rencontre. S'il est besoin de vomissement, il ne manque pas de faire son effet; mais doucement & sans violence. S'il est nécessaire de purger par les Selles, il le fait benignement. Souvent il purge par les Urines & par les sueurs; & quoi qu'il agisse avec certaines Personnes d'une manière presque imperceptible, il ne laisse pas que de les rétablir entièrement.

L'Auteur par le moien de sa Panacée a fait tout récemment des Cures admirables. On en indiquera ici quelques unes, dont il peut produire des témoignages authentiques. Il a guéri diverses Maladies Chroniques; des Vicerés aux Jambes, qui duroient de puis plus de 20. ans; des Maladies froides, telles que les Escrouelles; toutes sortes de Fluxions en quelle partie du Corps que ce soit; des Hidropiques & des Paraliques les plus formés; des Coliques & de dangereux Miserere, dont les Personnes avoient des tumeurs de la grosseur du poing au bas du Ventre.

Cette Panacée a emporté diverses Migraines & plusieurs Vertiges, avec une prise seulement. Il n'y a point de Fièvres de quelque nature qu'elles soient qu'elle n'enlève dans

la seconde ou troisieme prise , quand même elles sont accompagnés de Pleuresies. Elle ne souffre aucune Vermine dans le Corps ; elle tue & chasse les Vers ; elle apaise en peu de tems les sufocations de Matrice ; & c'est un puissant & incomparable Diuretique pour détruire la Gravelle. C'est outre cela un Sudorifique inmanquable pour les grandes Maladies ; & tout ce qu'il y a de plus inveteré cède à son efficacité. On s'est servi aussi dernièrement au Pais de Vaud & ailleurs , de cette Panacée , dans les Petites Vèroles , avec beaucoup de succès. L'Auteur de ce Remède peut faire confier , que plus de 2000. personnes de tout âge & de tout Sexe , atteintes de différentes Maladies , plusieurs même abandonnées des Médecins , ont été parfaitement retablies par la vertu de cette Panacée.

Ce Remède n'a ni gout ni odeur , & il est très facile à prendre , soit dans un Opiat , dans du Bouillon , du Thé , du Vin ou de l'Eau. La prise est de trois grains. Ceux qui sont d'un temperament fort peuvent en avaler six grains ou deux Paquets , sans que la double ou même la triple Dose puisse les incommoder en aucune façon ; mais il faut observer de prendre des Beuillons ou du Thé de quart d'heure en quart d'heure , & de ne point manger qu'il n'ait entièrement fait son effet. Il peut se transporter par tout & se conserver sans se gâter.

On trouvera cette Panacée à MOUDON chez Mr. le Capitaine LEAUTIER.

